

Mémoires d'un vieux con

Roland Topor

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

TOPOR

Roland Topor

MÉMOIRES D'UN VIEUX CON



Wombat

Roland Topor

Mémoires d'un vieux con

Préface de Delfeil de Ton

Wombat

Maquette : Fanny Clavurier.
Photogravure : BiCi Graphie.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés
pour tous pays.

© Nicolas Topor.

© Éditions Wombat, 2011, pour la présente édition.

Préface d'un autre vieux con par Delfeil de Ton

Me voici donc à préfacer les *Mémoires d'un vieux con*, de Roland Topor, et à qui donc, sinon moi, l'éditeur aurait-il pu demander de les préfacer ?

Topor était un de mes bons amis et je pense que je fus son meilleur ami à lui. Je peux dire que j'en suis certain. Il aurait fallu qu'il fût bien ingrat puisque, sans me vanter, je peux dire qu'il me doit tout. J'ajoute que je suis profondément heureux, ce tout, de le lui avoir donné.

Ah ! qu'il était doué. Il l'ignorait. Je le lui révélai. Étudiant aux Beaux-Arts de Paris, il atteignait ses vingt et un ans et il n'avait toujours rien fait qui le distinguât de ses camarades lorsque je le pris à part, je m'en souviens comme si c'était d'hier, c'était à la Palette où j'avais pris l'habitude de lui donner rendez-vous – il fit de la Palette, plus tard, son quartier général :

— Roland, lui dis-je, tu ne peux pas végéter plus longtemps.

Il me regarda de son bon œil rond.

Il ne s'était pas rendu compte qu'il végétait.

— Je végète ? me dit-il.

— Tu végètes. Ces dessins, que tu m'as montrés tout à l'heure, ce que tu appelles tes gribouillis, sais-tu pas qu'ils peuvent faire, sinon ta fortune, sinon ta gloire, une carte de visite qui pourrait sortir le nom de Topor de l'anonymat où il se trouve présentement ?

— Mais il y a papa ! m'objecta-t-il avec les accents du fils aimant.

Abram Topor, en effet, était un tailleur en chambre de quelque réputation dans son quartier. J'étais de ses clients. C'est comme ça que j'avais connu ce fils, alors enfant, à qui plus tard j'avais conseillé l'école de la rue Bonaparte, il voulait faire l'École des Impôts pour devenir fonctionnaire.

— Naïf que tu es ! m'écriai-je, ton père est connu de cinquante personnes dont la moitié oublie de lui régler les factures de leurs costumes, je te parle, moi, de faire un premier pas vers la célébrité. Tu seras célèbre, mon fils.

Voilà que je lui parlais comme une mère juive, il en avait déjà une.

L'accent de ma sincérité l'ébranla.

— Si nous commandions une bouteille de gevey-chambertin ? me dit-il.

Ce fut fait aussitôt. Je lui avais fait découvrir le vin quelques jours plus tôt, en fêtant ensemble sa majorité, il s'était pris d'une véritable passion pour ce breuvage.

— Ah ! disait-il à tout propos et principalement à propos du vin, que je suis reconnaissant à mon père et à ma mère de m'avoir fait naître en France après avoir quitté leur Pologne natale.

Sur mes conseils, muni de ma recommandation, il alla montrer ses dessins à Éric Losfeld, un Belge entreprenant à qui j'avais conseillé de s'installer éditeur à Paris. Éric ne fut pas long à décider d'éditer son premier album, *Les Masochistes*, et Jean-Jacques Pauvert, qu'auréolait son édition des œuvres complètes du marquis de Sade que je lui avais fait découvrir, publia l'année suivante, sous un titre masqué de quelque ironie, *Anthologie*. Sur ces entrefaites, comme j'avais remarqué la parution d'une nouvelle revue à laquelle j'augurais un brillant avenir, je donnai l'adresse du 4, rue Choron à mon jeune ami et c'est ainsi qu'il fut bientôt connu d'un large public, et cependant d'élite, grâce à *Hara-Kiri*.

Il n'avait plus besoin de moi. Je sus me montrer discret. Pourquoi aurais-je risqué de lui faire de l'ombre quand il brillait si bien en plein soleil ? Quand il me rencontrait : « Ah ! papa Delfeil » et il commandait un gevreys-chambertin. Nos amis communs s'étonnaient que nous ne nous retrouvions toujours qu'autour d'un gevreys-chambertin. Ils ne pouvaient pas savoir que c'était la manière pleine de tact de Roland de me signifier sa reconnaissance et qu'il n'oubliait pas comment je lui avais mis le pied à l'étrier.

Topor ne s'est pas contenté d'être le grand dessinateur que j'ai su découvrir à ses débuts, il fut graveur, peintre, nouvelliste, romancier, auteur dramatique, décorateur, affichiste, costumier, cinéaste, acteur. Il pouvait se mettre dans la peau de n'importe quel personnage. Aujourd'hui, nous le célébrons en mémorialiste. Aurait-il pu écrire les *Mémoires d'un vieux con*, s'il ne m'avait pas connu ? Je laisse au lecteur le soin d'en juger. J'ai confiance.

D. D. T.,

15 août 2011, Paris-centre

Je dédie ce livre à ma grande famille,
éditeur compris.

« Le plus court chemin pour devenir grand personnage est de savoir
choisir son monde. »

BALTASAR GRACIÁN,
L'Homme de cour.

Mes dons remarquables pour les arts plastiques apparurent dès ma plus tendre enfance. Déjà, je manifestais un talent exceptionnel. À trois ans, je gravais dans la purée, à la fourchette, des Klee qui stupéfaient ma famille. À quatre ans, je faisais la sieste. À cinq ans, je crayonnais des portraits de mes petites camarades, plus ressemblants et plus beaux que les photographies de Lewis Carroll. Un photographe me rendit même responsable de sa faillite. Mes mains étaient les outils les plus merveilleux, les plus précis qu'un être humain puisse rêver de posséder. Bref, j'avais la grâce. Chez nous, à Luxembourg, on dit « la main d'or ». Pourtant mon père était banquier, donc très éloigné des préoccupations esthétiques. Lui, c'était l'action. Enfin, les actions, l'argent, les placements... Il était très cultivé, très fin, distrait. Je dois dire qu'il ne tenta jamais de contrarier ma vocation naissante. Ma mère, en revanche, était une femme peu commune : une beauté aristocratique, une culture universelle, des yeux, une bouche... une tête. Ma mère – moi je l'appelais maman – ne cessa jamais de m'encourager. Elle souriait avec bonté devant mes œuvres et conservait les plus réussies dans sa chambre. Quand c'était possible. La purée vieillit mal, mais il y avait des matériaux qui tenaient mieux le mur.

J'étais fils unique, ce qui est toujours dangereux. J'aurais pu devenir un être tyrannique, imbu de lui-même, comme certains – que je connais – qui empoisonnent l'Histoire de l'Art. Une mésaventure assez cruelle me préserva de cette abomination.

Je venais d'avoir six ans lorsque des amis de mes parents, d'une richesse considérable, nous invitèrent en villégiature dans leur château de Wiltenstein, ou Wildenstein, je ne me souviens plus exactement. C'était une demeure superbe, regorgeant d'œuvres d'art ; des sculptures, des peintures, des tentures... Je me rappelle un plafond de William Blake représentant les dieux de l'Olympe sur le mont Parnasse qui me causa une profonde impression. Et surtout un pastel d'Odilon Redon, le portrait d'une petite fille, me fascinait. J'étais persuadé que la fillette était vivante, qu'elle me regardait. Un véritable coup de foudre ! Autour de moi, cette passion n'était pas passée inaperçue, et l'on s'en amusait fort. Un soir, je demandai la permission d'emporter la petite fille dans ma chambre pour dormir en sa compagnie. Bien entendu, il n'en fut pas question. Je fis un caprice (j'avais du caractère). On m'envoya au lit avec une taloche. Avant de disparaître, le rouge au front, je jetai cette phrase qui provoqua un éclat de rire :

— C'est la petite fille que j'aime. Le portrait, lui, est assez quelconque. Je pourrais en faire autant !

Le tollé déclenché par ma franchise me causa une humiliation cuisante. Je me relevai au cours de la nuit et, dans la grande maison silencieuse, j'entrepris une copie du Redon à l'aide des crayons de couleur que je transportais toujours avec moi. Je travaillais dans une sorte de fièvre, hanté par la peur de n'avoir pas terminé à temps. Enfin, le jour pointait lorsque je jugeai l'œuvre achevée. Je décrochai l'original et glissai le faux à la place du vrai dans le cadre. Puis j'allai me coucher en serrant contre mon cœur la fameuse petite fille.

Le lendemain, je me réveillai fort tard, comme de juste. Personne ne s'était aperçu de la substitution. De retour chez nous, à Luxembourg, j'avouai la vérité à mon père. Il refusa de me croire tant que je ne lui eus pas fourni la preuve irréfutable de mon tour de force : le Redon plié en quatre, glissé à l'intérieur de ma chemise. Il alla le restituer, la mort dans l'âme. En revenant de cette mission délicate, un pâle sourire éclairait son visage d'honnête homme d'affaires. Ma mère, anxieuse, lui demanda comment la chose avait été prise. Il me tendit un billet de dix marks, une somme considérable à l'époque.

— Tout d'abord, ils n'ont pas voulu me croire, souffla-t-il enfin. Mais j'ai réussi à les convaincre. Ils ont acheté le dessin de Roland pour que le Redon puisse rester en sécurité au fond d'un coffre-fort. Ils voudraient également une réplique du William Blake et invitent Roland à venir l'exécuter le week-end prochain.

Bien sûr, je n'étais pas peu fier de moi. Puis, à la réflexion, l'idée que mon tableau servirait en somme d'appât pour les voleurs éventuels me parut assez désagréable. Je compris qu'il était, après tout, relativement facile d'égaler les maîtres. Mais combien plus difficile d'en être un soi-même ! Je fis, dès cet instant, le serment de ne jamais servir de « doublure » aux anciens, mais de devenir leur égal. Je venais d'apprendre la modestie.

Je reçus ma première boîte de peinture à l'huile en guise de cadeau d'anniversaire pour mes six ans. La découverte de cette nouvelle technique, d'une richesse insoupçonnée, m'occupa les deux années qui suivirent. Je maniais avec délice la pâte onctueuse. J'étais à pleines mains la couleur sur tout ce que je pouvais trouver : les robes de ma mère, les murs, les meubles, les draps. L'intensité de mon énergie créatrice provoquait de nombreux drames. Joséphine, notre brave chambrière, poussait quotidiennement des hurlements de désespoir. Mais maman les accueillait avec sérénité. Elle jugeait de la qualité de l'œuvre, en clignant de l'œil. Si le verdict était favorable, un baiser constituait ma récompense. Lorsque tel n'était pas le cas, elle devenait le plus impitoyable des critiques, décortiquant les fautes, analysant les

erreurs, me révélant sur mes intentions plus de choses que je n'en connaissais moi-même. Elle terminait invariablement par ces mots : « Joséphine, nettoyez tout ça ! »

Ma mère était ainsi, alliant l'idéalisme le plus effréné à un réalisme tempéré d'humour. Elle fut le premier et le meilleur de mes professeurs. Entre-temps, j'avais découragé deux précepteurs. L'un d'eux, Hugo von Hofmannsthal, m'enseigna l'amour de la poésie. Il déclamait, des heures durant, du Kleist ou du Goethe. Je ne comprenais pas l'allemand, mais la musique exaltante de cette langue poétique m'envoûtait. Les syllabes se gravaient dans ma mémoire, et je fus capable de réciter *Le Prince de Hombourg* à une vitesse prodigieuse. Il finit par se lasser et s'enfuit en emportant les petites cuillers en souvenir.

J'entrai au collège chez les jésuites, mais je ne m'y plaisais pas. Les leçons de dessin, surtout, m'horripilaient. Notre professeur, le père de Chardin, employait toute son énergie à nous inculquer les lois de la perspective, lesquelles étaient pour lui aussi sacrées que celles de l'Évangile. Je m'ingéniais à le faire enrager. Je rendais des devoirs dont les plans paraissaient inversés, prenant un malin plaisir à grossir les lointains au détriment des motifs les plus proches. Le malheureux père s'épouvantait de mes aberrations jugées d'origine satanique.

— Mais c'est impossible, s'écria-t-il un jour, tout est faux dans votre paysage. Tout !

Moi, je jouais l'élève de bonne volonté, navré par son incapacité.

— Pourtant, monsieur, dis-je d'une voix mal assurée, regardez, en pliant la feuille en huit, comme ceci, puis en la dépliant dans l'autre sens, comme cela, il me semble qu'en se plaçant de côté, le paysage a bien trois dimensions !

Le père levait les bras au ciel et jetait des exorcismes devant mes condisciples qui se tordaient de rire.

Ce n'était pas une attitude très charitable de ma part, je l'admets, mais je m'ennuyais d'une manière abominable et j'avais besoin de m'amuser. Un besoin irrépressible que je n'ai jamais pu laisser insatisfait au cours de mon existence. Cette gaieté turbulente, par laquelle s'exprime mon amour farouche de la vie, est l'un des traits essentiels de mon caractère.

J'avais raison de profiter de ces années insouciantes, car elles devaient bientôt prendre fin. Un soir, mon père nous révéla qu'il était ruiné. Il nous embrassa tendrement avant de monter dans sa chambre. Ma mère pleurait. Quelques instants plus tard, des policiers sonnaient à notre porte. Ils avaient un mandat d'arrêt. Une détonation les immobilisa sur les premières marches de l'escalier. Papa venait de se faire sauter la cervelle.

La maison vendue, tous nos biens saisis ou dispersés, nous nous trouvâmes, ma mère et moi, réduits à la misère. Bien entendu, tous nos anciens amis, Wittgenstein y compris, nous tournèrent le dos. Je dus interrompre mes études, ce qui, en toute franchise, ne me peinait qu'à moitié. Mais il fallait manger ! Ma mère, en véritable intellectuelle, ne savait rien faire de ses mains. Elle alla s'installer chez un très vieil ami, qu'elle avait jadis songé à épouser ; quant à moi, j'entrai en qualité de marmiton à l'hôtel de Saxe et de Luxembourg.

L'atmosphère des cuisines d'un palace est peu favorable à l'accomplissement d'un artiste en herbe. Non seulement le travail était harassant et les conditions dans lesquelles il s'exécutait très dures, mais la chaleur humaine faisait complètement défaut. En revanche, celle des fourneaux ne cessait de monter. Le corps ruisselant de sueur, je me démenais comme un petit diable pour exécuter les ordres qui pleuvaient, souvent assortis d'insultes et de coups. Nous n'avions pas alors de syndicat, nous ne songions pas à nous plaindre. À cette époque, un pauvre marmiton n'avait aucun droit. Je n'avais même pas celui de peindre ! Je devais me cacher pour, d'un doigt trempé dans la mayonnaise, prendre un croquis, en hâte, sur une nappe en papier. La moindre faute dans notre service était aussitôt sanctionnée par une « main chaude ». J'eus plusieurs fois l'occasion d'assister à ce supplice cruel. On appliquait la main du coupable sur le métal chauffé à blanc du fourneau, et cela pendant une durée proportionnelle à la gravité du crime. Il pouvait crier, pleurer... Rien à faire ! Il fallait subir la loi. Un certain Lampin, de deux ans mon aîné, fut ainsi soumis à ce châtiment durant une heure entière pour avoir éternué au-dessus d'une soupière pleine de potage. Le malheureux dut subir une amputation à la suite de cette torture. Puis il revint parmi nous et ne recommença plus ses facéties. Je n'aimais pas ce Max Lampin, un sujet peu intéressant par ailleurs, mais je ne pus m'empêcher de le plaindre.

C'est ainsi qu'on dressait les apprentis rétifs en ce temps-là. On peut trouver la méthode sévère, mais il faut reconnaître qu'elle était efficace, et qu'un libéralisme exagéré n'a pas su faire respecter les traditions qui faisaient l'honneur de notre métier. On n'apprend plus grand-chose dans les cuisines actuellement. Les jeunes n'en font qu'à leur tête. Près d'un siècle après mon séjour à l'hôtel de Saxe et de Luxembourg, je réussis mieux une béarnaise ou un soufflé que bien des chefs réputés d'aujourd'hui !

Pour ma part, je n'eus pas à souffrir de procédés aussi radicaux.

J'avais gagné la sympathie d'un maître d'hôtel en faisant son portrait. Il menaça le personnel des cuisines de représailles si l'on touchait à un seul de mes cheveux. Naturellement, cette protection me valut des haines et un aide-cuisinier tenta malgré tout de m'appliquer la main chaude, mais je me débattis avec une telle frénésie qu'il ne réussit qu'à se brûler lui-même. Dès lors, on me chargea plus spécialement de dresser les plats, loin des fourneaux.

Je pus ainsi composer de merveilleuses mosaïques de nourritures, à l'existence trop éphémère. Cette activité para-artistique me permit de supporter avec philosophie l'ennui de mon ingrate condition.

Le maître d'hôtel se nommait Frantz K. C'était un Viennois épris de musique et de littérature. Il avait connu Strauss et Oscar Wilde. Je n'en finissais pas de le questionner sur le monde fabuleux des gens célèbres, et lui, que mon enthousiasme juvénile attendrissait, me répondait volontiers s'il en avait le loisir. Ces conversations me permirent d'acquérir sinon une véritable culture, du moins d'en pressentir l'existence. Connaître le nom d'un écrivain permet déjà de goûter la saveur de son œuvre. Frantz m'apprit également à exprimer clairement mes idées, à supporter la contradiction, à être attentif. Je lui dois beaucoup.

Je prenais sur mes maigres heures de loisir le temps de barbouiller, tant bien que mal, avec les moyens du bord, des œuvres déjà fort éloignées de la peinture traditionnelle. Sur un torchon dérobé, j'inventais des harmonies inédites à l'aide d'un reste de sauce, ou d'une fourchette sale. Je parvins, en perfectionnant cette technique tachiste avant la lettre, à représenter de véritables scènes, ou à broser des portraits – au sens propre – avec du cirage.

Le taudis qui me tenait lieu de logement dans les sous-sols de l'hôtel était encombré de ces recherches picturales dont le défaut majeur tenait à l'odeur infecte qu'elles émettaient. Mes voisins finirent par se plaindre. Accusé de malpropreté, je fus traîné sous la douche, tout habillé. C'est là que Frantz me découvrit, grelottant de froid et plein de honte. Il me pressa de questions et je dus avouer mon crime : j'utilisais pour peindre des matériaux périssables. En dépit de l'interdiction formelle du chef du personnel ! Je jurai en me tordant les mains que je ne recommencerais plus, que mon repentir était sincère... Dans ma fièvre, je courus à ma chambre pour détruire les torchons coupables ! Mais Frantz, qui m'avait suivi, m'en empêcha.

— Arrête, malheureux ! C'est à présent que tu te conduis en criminel ! Ces humbles chefs-d'œuvre ne t'appartiennent plus. Ils sont les biens de la communauté, de l'humanité tout entière. Peut-être seront-ils un jour exposés dans un musée !

Ce discours me pétrifia. Il avait dit « chefs-d'œuvre » ! Il avait parlé de « musée ». Se moquait-il de moi ? Mais non, il paraissait très

sérieux. Grave, plutôt. Alors je compris qu'il croyait à mon talent. L'émotion me submergea et je perdis connaissance.

À partir de ce jour, plus rien ne fut comme avant. J'acceptais sereinement les pires insultes, les corvées les plus rebutantes. Ma vraie vie était ailleurs. Frantz m'avait fourni des toiles, d'authentiques toiles à peindre, montées sur châssis, et il m'avait donné une boîte de peinture à l'huile. J'étais heureux.

J'exécutai de nombreuses études, des scènes de genre, un peu à la manière de Hogarth ou de Rowlandson, des natures mortes, des paysages. Frantz vendit le premier à Jacques Doucet, client de l'hôtel. Les autres suivirent. Nous partagions les bénéfices qui n'étaient pas négligeables, et je disposai de quoi renouveler mon matériel. Notre association devait se développer et prospérer pendant plusieurs années.

Frantz se plaignait souvent de l'absence de nu dans mon œuvre.

— Quel dommage ! soupirait-il fréquemment. Tout le monde m'en demande. Ils se vendraient comme des petits pains !

— Ce n'est pas la difficulté qui m'arrête, mais le manque de modèle. Un nu me prendrait moins de temps qu'une composition à plusieurs personnages.

Frantz accepta de poser, mais le nu masculin ne m'inspirait pas. Autant les courbes harmonieuses du corps de la femme me fascinaient, autant les lignes dures et sèches de la virilité me rebutaient. Cette tentative se solda par un échec, et je ne fus plus jamais tenté de recommencer des nus vite.

C'est une curieuse chose que la création. Devant tel somptueux paysage, je peux demeurer stérile. Et puis, devant un méchant bout de mur lépreux, avec un ciel livide, brusquement, mon génie s'émeut. Il se produit comme un déclic, et la machine à créer la beauté se met en marche. Qui pourrait expliquer cette énigme ? Assurément pas les critiques ! Pour comprendre les mécanismes mystérieux de la création, il vaut tout de même mieux s'adresser aux artistes ! Ils ne sont pas tous aussi bêtes que certains le prétendent. Il est vrai que je connais des artistes idiots, comme Braque par exemple, ou Chagall, cette andouille, mais enfin ce n'est pas une règle absolue !

Eh bien, je pense, quant à moi, que le paysage que nous peignons est en nous. Dans notre cœur, ou dans notre âme, les mots n'ont pas d'importance. Nous n'avons besoin que d'espace pour nous exprimer. Quand l'espace est vide, nous le remplissons, c'est tout. L'occupation de l'espace est notre vocation fondamentale !

Environ un an après le début de notre collaboration, Frantz m'apprit qu'une place de groom était disponible et qu'il avait parlé de moi à la direction de l'hôtel. Si l'on acceptait ma candidature, je

bénéficierais d'une augmentation de salaire et d'une chambre plus confortable. J'adressai des prières au Ciel pour obtenir cette promotion inespérée. Il dut m'entendre car, à l'issue d'une courte entrevue avec le sous-directeur, je fus bombardé groom, à l'indignation de mes tortionnaires des cuisines.

Je quittai donc ma geôle du sous-sol pour le confort relatif des étages. Effectivement, la pièce où j'emménageai était plus spacieuse et, luxe inouï, percée d'un vasistas qui donnait sur la cour.

Très vite, je fus conquis par mon nouveau métier. Il fallait courir, c'est vrai, et faire preuve de débrouillardise, mais j'étais vif et malin. Et puis on ne me demandait jamais la même chose. Les problèmes que j'avais à résoudre étaient innombrables, en venir à bout excitait mon amour-propre. Ce que j'avais le plus détesté, aux cuisines, c'était la monotonie, le rituel immuable de nos tâches.

J'appris à connaître l'hôtel comme ma poche, et celui qui connaît un hôtel connaît la nature humaine.

Je devins la coqueluche des clients. C'était toujours moi qu'ils réclamaient, et les autres grooms me jetaient des regards noirs.

Un soir d'hiver, je fus appelé d'urgence au 17. Je me souviens parfaitement du numéro, dont j'ai fait, depuis, un de mes chiffres porte-bonheur. Lorsque je me présentai, je vis une créature superbe, une brune aux yeux de velours. Elle paraissait nue sous un kimono de soie pourpre. Mes genoux se mirent à trembler, et je demeurai stupide sur le seuil, en proie à un trouble indicible.

Avec un charmant sourire, cet être divin vint à moi et me demanda s'il était exact que j'avais la passion des beaux-arts. Frantz lui avait montré quelques-uns de mes travaux qui avaient été fort appréciés. Je balbutiai une réponse affirmative.

— Peut-être avez-vous entendu parler de moi ? Je suis Sarah Bernhardt, et j'aimerais poser pour vous. Nue. Me trouvez-vous jolie ?

Tranquillement, elle défit son kimono pour m'apparaître dans la splendeur de sa nudité intégrale. Un élan me projeta sur le tapis, à ses pieds.

— Trop belle, madame ! Je ne parviendrais qu'à vous enlaidir ! Et cela, je ne me le pardonnerais jamais !

Elle vint s'allonger voluptueusement à mes côtés.

— Vous avez raison, me soupira-t-elle. Renonçons à ce portrait. Mais les voies de la création ne sont pas toujours impénétrables...

J'avais quinze ans.

Si ma passion pour le nu était née brutalement, elle fut plus longue à s'éteindre ! Ayant découvert le charme incomparable de l'Éternel Féminin, il m'était difficile de l'oublier.

Je ne pouvais plus voir une élégante monter les escaliers de l'hôtel sans la déshabiller du regard. Un mollet entrevu me faisait transpirer, une gorge me donnait la fièvre ! J'étais couvert de boutons sur tout le visage, ce qui faisait dire niaisement au réceptionniste : « Il devient grand, notre groom. On en fera un chasseur ! » Il ne voyait, dans la tempête esthétique qui bouleversait ma vie intérieure, qu'un brutal éveil des sens. J'étais bien au-delà de ce genre de vulgarité. Je luttais pour trouver mon style.

Je rôdais dans les couloirs, comme une âme en peine, appliquant de-ci, de-là un œil au trou des serrures, dans l'espoir toujours déçu d'entrevoir un peu de rose, un peu de lumière dans l'obscurité. On me surprit, et je reçus de dures sermons.

Mon désarroi était tel que j'allai jusqu'à proposer de l'argent, pris sur ce que me rapportait la vente des tableaux, à deux chambrières pour qu'elles acceptassent de poser. Elles y consentirent volontiers, mais cette solution se révéla peu satisfaisante. Rosa et Florelle étaient charmantes, certes, mais très simples et peu cultivées. Elles crurent que les séances de pose n'étaient qu'un subterfuge pour les attirer chez moi et profiter de leur innocence. Elles se jetèrent à ma tête. Dans ma naïveté, je crus bien faire en ne les décevant pas. D'ailleurs nos parties à trois n'étaient pas désagréables. J'y puisais même une vigueur nouvelle pour travailler. Hélas ! les sentiments vinrent se mêler à nos ébats, ils gâchèrent tout.

Comment voulez-vous peindre un nu lorsque le modèle vient toutes les dix secondes vous mordiller l'oreille ou vous baiser le bout du nez ! Et puis, elles étaient follement jalouses l'une de l'autre. Elles exigeaient de figurer toutes les deux sur chaque toile, refusaient de ne pas être sur le même plan, à la même dimension. Je finis par leur jeter les pinceaux à la tête et leur interdire ma porte. Ce fut pire. Elles n'arrêtèrent pas de pleurnicher, de me faire des scènes en public. Le chef du personnel fut dans l'obligation de les renvoyer car elles n'étaient plus bonnes à rien. J'en éprouvais du regret pour elles, mais j'étais le plus à plaindre.

Puisqu'il paraissait impossible, à de rares exceptions, de trouver des modèles dans l'hôtel, je me mis à en chercher ailleurs.

Dès que j'en avais le loisir, je partais à la recherche de femmes peu

farouches. Je devins bientôt le client attiré de plusieurs établissements mal famés où je réussis à me faire des relations parmi les filles. En peignant, dans leur chambre sordide, ou dans l'arrière-salle d'une taverne, j'oubliais le vice dont elles portaient l'empreinte. C'était leur majesté de femme que je voyais. C'était au corps humain que je rendais hommage, et à travers lui, au Créateur divin dont elles étaient issues. On a écrit beaucoup d'âneries sur cette période de ma vie. Pour les uns, j'ai cherché le dérèglement des sens, cher à Rimbaud. Pour les autres, j'ai subi l'attrait d'une expérience démoniaque. Non, non et non. Je n'étais qu'un enfant, passionnément épris de beauté, et je cherchais à dérober dans les salles enfumées du Luxembourg nocturne le secret fabuleux de ces sculptures vivantes. Je m'extasiais devant une cuisse ou un ventre de chair comme d'autres à Florence devant le marbre des Antiques. Autant que les voyages, le Body-Art forme la jeunesse.

D'ailleurs, cette pratique intensive donna vite des résultats. Je gagnai une maîtrise du dessin, une science de la construction des formes, une assurance de l'harmonie des couleurs prodigieuses pour mon âge.

Frantz vendait toute ma production à mesure que je la lui confiais. Il était même largement en avance sur moi puisqu'il n'était pas rare qu'une œuvre fût achetée avant d'avoir été entreprise. Ce succès commença par me flatter, puis il m'inquiéta. Était-il naturel d'obtenir aussi aisément la faveur du public ? Cet accord parfait, semblait-il, entre nous, ne provenait-il pas d'une pauvreté de conception ? N'étais-je qu'un peintre mondain ? Un faiseur habile, à l'ambition trop courte ?

Je fis part de ces appréhensions à Frantz. Il demeura songeur, puis y répondit par une autre question :

— Sais-tu qui séjourne actuellement au 104 ?

J'avouai mon ignorance.

— Edgar Degas, le maître français.

— Quoi ? L'impressionniste ? L'ami de Manet, de Monet, de Pissarro, de Renoir, de Gauguin...

Il m'interrompit.

— Lui-même. Tu devrais lui soumettre tes œuvres pour obtenir un avis.

— Je n'oserai jamais !

— Alors j'irai.

Je lui sautai au cou. Nous choisîmes les dessins avec soin, puis il alla frapper à la porte du 104, une seule toile sous le bras, la dernière, celle qui n'était pas encore vendue.

— Entrez, cria une voix revêche.

Il obéit, et je demeurai le cœur battant, l'oreille collée contre la porte fermée. Il me raconta plus tard comment l'entrevue s'était déroulée, mais cela n'a pas d'importance. Je ne percevais que le bruit des robinets, car la tuyauterie de l'hôtel laissait à désirer.

Tout à coup, un éclat de voix me frappa comme un obus. C'était Degas. Il criait :

— À Paris ? Pourquoi à Paris ? Qu'est-ce que vous avez tous avec Paris ? Pourquoi pas Londres, Munich ou Luxembourg ? Van Gogh, Sisley, Jongkind, Cassatt, de Staël, tous à Paris ! Mais nom d'un chien, est-ce qu'ils ne peuvent pas rester chez eux ! Ça simplifierait quand même bougrement les choses si tout le monde restait chez soi !!!

J'en avais assez entendu.

Degas n'aimait pas mes œuvres ! Il me méprisait ! À cette seconde, je le jure, je désirai mourir. Je m'enfuis en courant de l'hôtel. Comme un fou, j'entrai dans le premier bouge trouvé et commandai un verre d'alcool. Puis un autre, et un autre encore. Je devins abominablement ivre et me pris de querelle avec un ivrogne. La discussion s'envenima. Le patron appela la police. Je fus emmené comme un malfaiteur et enfermé dans une cellule.

Lorsque j'eus retrouvé ma lucidité, je découvris que je n'étais pas seul. Un barbu, avec des lorgnons posés sur son gros nez, me dévisageait en souriant. Il s'était mis à genoux pour être à ma hauteur.

— Comment vous sentez-vous, jeune homme ? On dirait que vous avez forcé la dose !

D'un seul coup, toute mon amertume refit surface. Je bondis sur mes pieds en jetant :

— Je connais très bien la dose dont j'ai besoin. Vous pouvez vous relever !

Il se mit à rire.

— Non, justement. Je ne peux pas.

Je m'aperçus avec stupeur que mon compagnon n'était pas à genoux. Ses jambes étaient si courtes qu'il en donnait seulement l'illusion. Je le priai de m'excuser, puis, pour couper court à ma gêne, ainsi qu'à la conversation, je me tournai vers le mur pour composer une allégorie à l'aide d'une clé qui se trouvait dans ma poche. Oubliant peu à peu l'endroit où je me trouvais, je gravai un véritable bas-relief représentant une femme nue, assortie de cette légende poétique : « La beauté sera fulgurante ou ne sera pas. »

— Pas mal, fit la voix de l'inconnu, pas mal du tout !

Je haussai les épaules.

— Qu'en savez-vous ? répliquai-je avec humeur. Je ne suis qu'un barbouilleur raté ! Un Daumier de province ! Un Lautrec de pacotille ! Peut-être êtes-vous bon juge en matière d'assassinat, si vous le

considérez comme un des beaux-arts, mais vous manquez de sens critique !

— D'abord, répondit l'inconnu sans se démonter, j'ai simplement insulté un agent de la circulation qui prétendait m'interdire de marcher sur une pelouse. Ensuite, si cela peut vous intéresser, je me nomme Henri de Toulouse-Lautrec !

Ainsi, au moment où je touchais le fond du désespoir, il m'était donné de connaître une des plus grandes joies de ma vie ! Lautrec me reconnut comme l'un des plus sûrs espoirs de la jeune génération. Il m'encouragea, me pressa de venir à Paris. Il ne faut jamais juger les gens sur leur apparence, ni sur le reste. Il faut les juger sur ce qu'ils ne sont pas.

Lautrec n'était pas aveugle. Il me donna l'accolade.

— Vous serez l'un des plus grands, affirma-t-il. À condition de ne pas oublier cette loi fondamentale : l'intelligence est la canne blanche du talent. Sans elle, il finit toujours par se casser la gueule !

Comme il avait raison ! Je le comprends encore mieux à présent. En ai-je rencontré de ces génies précoces qui ne fournissent plus tard que des fruits gâtés ! De ces porteurs de flambeaux qui ont glissé dans les oubliettes ! Qui se souvient encore de Jean Ignace Isidore Gérard ? de John Martin ? de Bresdin ? de Meryon ? Je bénis la chance qui m'a donné des facultés intellectuelles suffisantes pour faire fructifier mes dons.

« Qui pense peu se trompe beaucoup », disait Léonard. Il avait raison.

Lorsque je retrouvai Frantz, il était tout excité.

— Où diable étais-tu ? Degas t'a cherché partout. Il craint que tu ne lui prennes sa place à Paris, alors il faut lui promettre que tu ne feras jamais de danseuses !

Un an plus tard, j'arrivais à Paris en compagnie du fidèle Frantz. Nous avions quitté l'hôtel de Saxe et de Luxembourg peu après ma rencontre avec Lautrec. Ces douze mois avaient été consacrés à voyager. Les grands hôtels, en ces temps bénis, étant toujours à court de personnel, nous n'avions aucune difficulté à nous faire engager comme extra ici et là, au gré de notre fantaisie. J'avais successivement visité la Suisse et l'Allemagne, pour Füssli, Böcklin, Stirner, Kubin ; l'Autriche pour Klimt, Schiele, Loos ; l'Italie pour Monsú, Bracelli, Gandini et da Vinci ; l'Espagne pour Arrabal, Goya et Gracián ; et maintenant, j'arrivais en France, non pour aller admirer les maîtres mais pour suivre leur exemple.

Nous avions économisé une somme suffisante pour n'être pas forcés de prendre tout de suite un emploi. Notre préoccupation majeure était de trouver à nous loger. Frantz avait une amie à Paris, Rainer Maria Rilke, poète. Elle habitait Maisons-Laffitte. Un fiacre accepta de nous y conduire.

Elle nous reçut à bras ouverts. Elle embrassa Frantz comme un frère et moi comme un fils. Elle me dit plus tard qu'elle m'avait tout de suite trouvé extrêmement sympathique. Un jeune homme, qui était en train de lire des vers, nous serra chaleureusement la main. Il était mince mais guetté par l'embonpoint. C'était Cocteau. Il possédait déjà cette légendaire faculté de rendre intelligents ceux qui l'entouraient par sa générosité, son talent, son esprit. Il lisait fort bien. Nous dûmes attendre la fin de son poème pour nous asseoir. J'étais très intimidé et, de surcroît, taraudé par un besoin pressant. Je n'oublierai jamais ces deux heures de poésie.

Tout de suite, grâce à R. Maria et à Jean, je fus plongé au cœur de la vie intellectuelle et artistique de la capitale. C'est comme si j'avais tiré sur un fil et que tout le tricot se fût défait sans effort avec une facilité miraculeuse. Un nom en amenait dix autres, et ces dix autres en faisaient autant. De Rilke à Rodin, de Cocteau à Max Jacob, en passant par Apollinaire, je fis leur connaissance presque au même moment. Que l'on se figure l'ex-petit marmiton de l'hôtel de Saxe et de Luxembourg parmi ces personnages dont le moins illustre est devenu à présent une gloire légendaire, et l'on comprendra peut-être mieux qu'avec de longues phrases l'émotion qui m'agitait. Qu'il me suffise de dire combien tous furent gentils, combien ils m'aidèrent de leurs conseils, et souvent aussi de leur porte-monnaie. Qu'il faisait bon vivre à Paris ! Je me promis de ne pas quitter la capitale avant d'en avoir

épuisé toutes les possibilités.

Bien sûr, il y eut des amitiés plus particulières que d'autres, des antipathies, également. Mais cette période demeure dans ma mémoire comme une fête continuelle, une longue déambulation parmi les héros du Parnasse, dont je célébrais le culte.

Frantz n'était pas moins euphorique. En le regardant boire et rire dans un bistrot de la rive gauche ou de la rive droite, je ne retrouvais plus l'image du maître d'hôtel qu'il était encore quelques jours auparavant.

Il renaissait. Finies les courbettes cérémonieuses et les sourires serviles ! Disparus les gestes pleins de componction en habit noir luisant ! Nul n'est plus juvénile qu'un homme dominé par une passion ! La sienne était la musique.

Il courait tous les soirs au concert. Je l'entendais s'indigner à la lecture d'une critique obtuse, il trépignait d'enthousiasme en parlant des dodécaphonistes et pleurait d'émotion au souvenir de *Pelléas et Mélisande*.

Tard le soir, nous discussions de nos marottes, dans la petite chambre attenante à l'atelier, lui ne se lassant pas de discourir sur la danse, moi lui répondant par un chant à la gloire des Nabis digne de *La Revue blanche*.

Grâce à l'obligeance de Cocteau, nous avons fini par dénicher un amour d'atelier, sur la rive gauche, place de la Contrescarpe. La propriétaire, étant apparentée à Marie Laurencin, nous avait consenti un loyer très raisonnable. Ce studio n'était pas meublé et manquait certainement de confort, mais je ne l'aurais pas échangé contre un château de Louis II de Bavière. Pour le jeune homme romanesque que j'étais alors, trop de confort eût ôté du charme à l'aventure. J'avais toujours désiré connaître la vie de bohème dont parlait Murger, eh bien, mon vœu se trouvait exaucé. Je n'éprouvais aucune envie de m'en plaindre. Quand je pense à tous ces pseudo-artistes d'aujourd'hui qui vivent dans des appartements avec salle de bains, je les plains. À vingt ans, ce n'est pas dans une baignoire qu'on trouve son inspiration, c'est comme moi dans la crasse, la misère, parmi les rats près des poubelles. Et toc pour David Hockney !

Telle était à peu près notre situation. Elle n'était pas aussi dramatique qu'il y paraît. Les rats constituaient de charmants petits amis qui valaient bien les chats que je n'ai jamais pu supporter ; quant à la crasse et la misère, elles me changeaient de mes palaces où je n'avais pas le droit de peindre. Et puis j'aime mes odeurs. Il régnait entre les jeunes artistes une solidarité admirable. J'avais besoin d'un chevalet ? Matisse me fit cadeau du sien. Un lit ? Mac Orlan et Carco vinrent en personne me le livrer, en pleine nuit. Une table, des

chaises ? Toulouse-Lautrec tint à nous les payer de sa poche. Léautaud nous fit même don d'un chat et je ne pus le refuser. Par bonheur, il ne tarda pas à crever. Nous vivions un conte de fées merveilleux.

Notre installation prit deux bons mois. J'attendais avec impatience le moment de me mettre au travail. Les doigts me démangeaient. J'avais la tête remplie d'impressions nouvelles, de théories révolutionnaires. Je sentais venu l'instant de montrer de quoi j'étais capable. Hélas ! à peine étions-nous établis dans nos meubles que Frantz me révéla l'état désastreux de nos finances. Nos économies avaient fondu.

Nous traversâmes alors une difficile période de vaches maigres. Alors que l'hiver s'annonçait particulièrement rigoureux, nous n'avions pas de quoi acheter du charbon au bougnat de la rue de l'Estrapade. En fait, d'octobre à mars, nous mourûmes de froid.

Pour nous réchauffer, nous ne savions plus quel jeu inventer ! Je me souviens de parties de saute-mouton qui duraient toute la nuit. Mais les voisins de l'étage inférieur se plaignirent et il fallut trouver autre chose. À l'aide d'un martinet, acquis pour quelques centimes chez le marchand de couleurs, nous nous fouettions à tour de rôle pour ne pas geler sur place. Au bout de deux ou trois heures, le sang circulait à nouveau dans nos veines, mais à quel prix !

La nourriture nous faisait également défaut. Nous avalions n'importe quoi pour tromper la faim : des croissants, des tripes, du roudoudou. Encore n'ai-je jamais sucé, comme Cendrars, mes lacets de souliers en guise de repas ! Charlie Chaplin, auquel je détaillai, quelques années plus tard, ces détestables menus, utilisa l'anecdote de Cendrars dans *La Ruée vers l'or*. Ce qui prouve que, si pauvre soit-on, il reste toujours quelque chose à se faire voler !

Par malheur, notre misère n'était pas cinématographique ! Nos estomacs poussaient des plaintes qui annonçaient le parlant ! Il faut préciser que le cinéma en était à ses timides débuts. J'obtins, par le plus grand des hasards, un engagement pour faire de la figuration dans un film.

C'était un jour où le froid m'avait chassé de l'atelier. J'attendais, assis dans un coin de bistrot, la possibilité de chiper un morceau de sucre ou de dérober un bout de croissant lorsqu'un homme jovial m'accosta.

— Vous êtes étranger, artiste, et vous avez faim...

Mon inquiétude l'amusa.

— Rassurez-vous. Je n'appartiens pas à la police. Je suis Méliès, je fais du cinématographe. Mais je suis également illusionniste. Voulez-vous jouer dans un film ? Le travail n'est pas difficile et vous serez bien payé.

Il me fournit toutes les explications que je réclamais. Le film devait s'appeler *Le Voyage dans la lagune*. Il me raconta brièvement le scénario que je trouvai stupide, mais les effets de mise en scène ne paraissaient pas dépourvus d'imagination.

— Quel dommage que vous ne choisissiez pas un sujet plus fantastique ! soupirai-je. Ce voyage dans la lagune n'est pas très excitant. Un voyage dans la Lune, par exemple, aurait un impact plus immédiat sur le public.

Il parut ne pas avoir entendu. Ses yeux fixaient la croupe de la fille de salle et je n'osais plus troubler sa méditation. Finalement, il sursauta et commanda deux cognacs.

— Jeune homme, vous avez raison. Vous êtes engagé pour *Le Voyage dans la Lune*. Vous ferez la Lune.

J'acceptai. Le film eut un grand succès, mais Méliès ne me paya que la moitié de ce qu'il me devait. C'était un être merveilleux, très au-dessus des lois ordinaires. Il adorait les enfants qui, en revanche, ne l'aimaient pas. Ce fut son drame.

Je n'avais réussi à vendre aucune toile. Les marchands que j'allais voir furent unanimes : je ne manquais pas de talent, mais ce que je faisais était trop neuf. L'un d'eux me montra une pâle copie de Lautrec signée Picasso en disant :

— Voilà ce que les gens veulent aujourd'hui. De l'humain, du satirique. Ou alors du poétique, comme Puvis de Chavanne, pas d'intellectualisme. Ça ne prendra jamais.

Je compris que j'aurais pu vendre des centaines de scènes de mœurs, comme j'en faisais à l'hôtel de Saxe et de Luxembourg. Mais j'avais évolué depuis et j'avais perdu mon ancien tour de main.

Je décidai, puisque les tableaux ne se vendaient pas, de me rabattre sur les dessins que j'allai porter au *Rire* et à *L'assiette au Beurre*.

Je n'obtins pas le succès escompté. Un artiste suisse, nommé Vallotton, rencontré au bureau de la rédaction, piqua même une fameuse colère pour me défendre. En vain. Tous ses arguments, pourtant fort convaincants, se heurtèrent à un mur d'indifférence.

Nous allâmes boire un verre de vin, au bistroquet du coin. L'artiste, prénommé Félix, ne parvenait pas à se calmer.

— Des cons, fulminait-il. Tous des cons. Ils ont la merde aux yeux. Ah ! Poussin. Il ne nous reste que le Louvre. Merde ! Putain ! Mais j'exagère. Tentez votre chance à *La Revue blanche*, connasses ! Attendez, je vais vous donner un mot pour Fénéon ! Bordel ! Garçon, du papier, s.v.p. !

Il me fit une lettre d'introduction élégante. L'émotion m'empêcha de le remercier comme il convenait.

J'allai voir Fénéon. C'était une personnalité très intimidante, avec

sa petite barbiche satanique, ses yeux d'une tristesse insondable et son thermomètre coincé sous l'aisselle gauche.

— Vous faites de beaux dessins, me dit-il. J'aurais été fier de vous publier. Mais la revue est terminée !

Il m'invita à dîner et se dépensa sans compter pour me faire oublier mes soucis. Il me narra une série de faits divers en alexandrins inédits afin de me montrer qu'il y avait plus malheureux que moi. J'en convins et revins place de la Contrescarpe, à minuit passé, dans un état d'esprit proche du suicide.

Sur les conseils de Francis Jammes, je me rendis à Épinal pour proposer quelques images édifiantes à l'imprimerie Pellerin, mais elles furent jugées trop audacieuses. On me claqua la porte au nez. Je fis le voyage de retour dans un wagon à bestiaux. Découvert par un contrôleur, je fus condamné à verser une lourde amende dont je ne possédais pas le montant. Le cartooniste Steinlen, ému par mon aventure, accepta de payer à ma place. Par Steinlen, je fus présenté à France qui m'employa comme nègre pendant deux mois. Le temps d'écrire *L'île aux pingouins*. Mais Anatole payait mal. Je fis un peu de journalisme avec Albert Londres, sans vraiment me passionner pour ce métier ingrat. Un journal ne mérite pas que l'on se donne tant de mal. Il fatigue l'homme et déprécie l'Œuvre. Aucun intérêt.

Je ne pourrais pas citer tous les expédients dont j'usai pour gagner les trois sous nécessaires à ma survie.

Je fus successivement modèle pour Maillol (l'une de mes attitudes figure actuellement aux Tuileries), terrassier de la RATP sur la ligne du métropolitain Châtelet-Porte des Lilas, halbardier au théâtre de l'Ambigu, camelot sur le boulevard du Temple, danseur mondain au Mikado.

Je ne trouvais plus le temps de peindre.

Un jour, Frantz me fit part de sa décision de reprendre son emploi de maître d'hôtel.

— Tu te dois à ton œuvre. Je travaillerai pour nous deux et subviendrai seul à nos besoins. J'ai déjà trouvé une place. À la Coupole, à Montparnasse. Le salaire est suffisant et je pourrai aller au concert pendant mon jour de congé.

Je lui embrassai les mains sans protestations inutiles. Frantz alla décrocher son habit du cintre et entreprit de le brosser avec méthode. Je me promis de le dédommager lorsque la fortune viendrait et je dois dire que j'ai tenu parole.

En attendant cet avenir doré, il ne me restait qu'à rendre son sacrifice efficace en accumulant des chefs-d'œuvre. Je m'y attelai donc.

Les premières œuvres que j'exécutai place de la Contrescarpe

étaient d'une facture entièrement nouvelle. J'avais découvert chez Matisse des tableaux où la couleur était utilisée pure, au sortir du tube. Je tâchai d'en faire autant et réussis à obtenir des effets qui rappelaient ceux d'Arman, en plus modernes. J'avais pris pour thème les monuments de Paris. Après un Delaunay, un Utrillo et un obélisque, j'entrepris une grande composition intitulée *Les Demoiselles d'Orange*. La nouveauté de cette toile fit tiquer Frantz.

— Pourquoi les visages sont-ils déformés comme des masques nègres ? Pourquoi les formes sont-elles aussi agressives ? On dirait l'œuvre d'un sauvage.

Je souris.

— Je me suis effectivement inspiré de Gauguin. On ne fait pas d'art brut sans casser les gueules.

Je pense qu'il y a là de quoi donner un sang neuf à toute la peinture d'aujourd'hui.

Frantz haussa les épaules.

— Si tu le dis, c'est que tu as raison. Mais je n'arriverai jamais à vendre ce genre de trucs sous la Coupole !

Brave Frantz ! Il avait repris son petit commerce parallèle d'œuvres d'art et il réussissait à placer un tableau de temps à autre, malgré Modigliani qui semblait s'acharner à lui voler ses clients. Frantz pestait contre les « montparnos », doués, certes, mais peu corrects en affaires. Kisling détournait vers son atelier les amateurs de Foujita, lequel écoulait à bas prix sa production sous le porche de la Ruche, malgré la vigilance de Cendrars.

Certains artistes, en revanche, faisaient preuve d'une grande élévation morale.

Un mardi, alors que je dégustais en compagnie de Frantz – c'était son jour de congé – un demi à la terrasse du Dôme, un jeune Hollandais me demanda la permission de faire mon portrait. J'acceptai. Il eut bientôt terminé un dessin beau mais sec, où la ressemblance demeurerait approximative. Je déchiffrai, non sans peine, la signature : Mondrian. Anxieux, il attendait mon verdict.

— Pas mal du tout, fis-je, pour ne pas le décourager.

Je lui empruntai son crayon et exécutai en quelques secondes un autoportrait d'une qualité infiniment supérieure dont je lui fis cadeau.

Il était trop ému pour me remercier de façon convenable. Frantz lui tendit son verre, mais il le repoussa et, sous le coup d'une inspiration subite, déchira mon œuvre en petits morceaux.

— On tue ce qu'on aime, émit Piet Mondrian d'une voix sourde, alors j'ai tué votre dessin.

— N'êtes-vous pas légèrement influencé par Oscar Wilde ? demandai-je en conservant tout mon calme.

Il nia, entêté comme un protestant.

— Avouez que vous n'aimez pas assez mon portrait pour le détruire, répliqua-t-il avec une logique implacable.

Puisqu'il me mettait au défi, je réduisis son dessin en miettes.

Il exultait. Pour le calmer, je proposai :

— Maintenant, mélangeons les morceaux et partageons en frères !

Ainsi fîmes-nous. Les deux visages hybrides qui résultèrent de cette opération devaient avoir une importance capitale dans la vie du peintre hollandais. Il cessa de s'attaquer au visage de ses confrères, et il fit bien. Il se contenta de diviser la surface du tableau en plans colorés pour obtenir de jolis effets. Ma leçon lui évita une perte de temps considérable.

Le jour vint où je décidai de tenter ma chance auprès de marchands tels que Berggruen, Vollard, Durand-Ruel et autres fameux défenseurs de l'avant-garde en ce début de siècle. Le résultat ne fut pas exactement celui que j'espérais. Ambroise Vollard fut le plus aveugle.

Il m'avait reçu dans sa pittoresque cave où tant de chefs-d'œuvre étaient entreposés, où tant de grands noms m'avaient précédé. J'étais ému comme un premier communiant devant son confesseur.

— Revenez me voir lorsque vous serez épanoui, ronronna-t-il avec son air de gros matou endormi.

— Mais je suis épanoui ! protestai-je.

— Pas assez, jeune homme. Vous ne donnez pas encore de fleurs. Je ne vois que des épines !

— Puissent-elles vous piquer les doigts ! hurlai-je en remontant l'escalier.

Les autres furent plus évasifs, mais non moins décourageants. Ils parlèrent de la crise et me conseillèrent de changer de métier. Je pris le chemin du retour en gémissant. Mes pieds, mes pauvres pieds étaient enflés. J'ai toujours été très fragile des pieds. Je n'avais plus un sou en poche et les toiles pesaient lourd sous mes bras.

Je m'assis sur un banc et me pris la tête entre les mains pour réfléchir. Le doute, le terrible doute, ennemi mortel des créateurs, me torturait pour la première fois. Et si je n'étais qu'un raté ? Si ma vocation, ancienne pourtant, n'avait été qu'un mirage ? Peut-être avais-je été conçu pour tenir un restaurant ou une épicerie ? Ou pour diriger une banque, comme papa ? Qui préside aux destinées humaines ? D'où venons-nous ? Qui sommes-nous ? Où allons-nous ? Et quelle odeur !

Prostré sur mon banc, je devais offrir l'image d'un vaincu de la société. Ah ! misère. Le contact d'une main sur mon épaule détournait le cours de mes pensées lugubres.

— Êtes-vous l'auteur de ces charmantes *pictures* ? demanda une grosse dame en espadrilles, avec un fort accent américain.

— Oui, madame, répondis-je. Et s'ils vous plaisent, servez-vous. Je n'ai pas le courage de les rapporter à la maison.

La grosse dame me demanda la permission de disposer les tableaux sur le banc, puis elle les considéra en faisant de drôles de grimaces avec sa bouche.

Je revois parfaitement la scène, qui se passait rue du Faubourg-

Saint-Honoré. Autour de moi, c'était le spectacle habituel des fiacres, roulant avec fracas sur la chaussée, des élégantes allant et venant devant les vitrines, les petits trottings serrés de près par des gaillards à moustache, bref, c'était le Paris d'alors qui déployait ses fastes, le Paris de Feydeau et de Conan Doyle, chatoyant, mondain, mais combien cruel, aussi !

— Je prends le cadeau, déclara enfin l'Américaine. Mais faites-moi le plaisir de venir dîner 27, rue de Fleurus, ce soir à huit heures.

— Madame, m'écriai-je, n'acceptez-vous ce don que par charité pour un malheureux barbouilleur, ou bien pensez-vous réellement que je sois un peintre ? Un vrai, j'entends.

— Bien entendu que vous êtes un peintre, *you, big stupid boy* ! Pas très loin de Matisse et de Picasso. Quand je dis pas très loin, je voulais dire devant, pas derrière. Êtes-vous satisfait ?

J'éclatai en sanglots.

— Qui êtes-vous, madame ? Un ange tombé du ciel pour me reconforter ou une apparence de femme issue de mes fantasmes ?

— Rien de tout cela, sourit-elle avec bonté. Je suis un écrivain américain. H. G. Wells adore ma prose. Je me nomme Gertrude Stein et j'aime l'art autant que vous semblez l'aimer. Alors, c'est entendu pour ce soir ?

Elle s'éloigna gaillardement en emportant mes tableaux.

Frantz, dès que je l'eus mis au courant de mon aventure, se répandit en lamentations.

— Malheureux, tu as fait cadeau de tout ton travail d'un mois ! C'est une belle réussite, vraiment ! Il n'y a pas de quoi te vanter !

Je lui clouai le bec.

— Tu ne comprends donc pas que le travail n'est rien ? Je pourrais refaire ces toiles en deux jours. Ce dont j'ai besoin, c'est de confiance en moi. Cette femme a chassé le doute que Vollard et les autres avaient réussi à faire naître. Un mois de travail s'est envolé, mais les mois qui vont venir seront riches de réussites, je t'assure !

Le dîner chez Gertrude Stein est un de mes souvenirs favoris. C'est là que je fis la connaissance de Picasso. Il ressemblait à ses portraits. C'était un petit homme aux yeux verts et à l'accent espagnol. Il ne portait pas de cravate. Il y avait aussi Alice Toklas, la secrétaire de la maîtresse de maison, Clemenceau et Bernard Shaw. Mes œuvres, exposées sur les cimaises du salon, étaient déjà parfaitement encadrées. Elles me parurent d'une telle beauté que je fus ébloui. Tout d'abord, je ne les reconnus pas. Picasso se méprit sur mon attitude.

— Vous n'aimez pas ? Gertrude vient de les acquérir pour une fortune et je pense, *Madre de Dios* ! qu'elle a bien fait.

— Je les trouve magnifiques, dis-je le plus sincèrement du monde.

Et pas chères.

Nous passâmes à table. On servit du homard à l'américaine, du yaourt, de la dinde rôtie et du pudding, arrosé de jus de pomme. Tout était exquis et le service irréprochable. Je repris deux fois du pudding et bus un magnum de jus de pomme. Bernard Shaw me complimenta sur mon appétit et demanda si j'étais critique d'art dramatique.

Gertrude Stein le rassura en révélant que j'étais l'auteur des tableaux. Picasso éclata de rire.

— Maintenant, je comprends votre enthousiasme. Vous avez raison. Il faut aimer ce que l'on fait. Sinon qui défendrait nos malheureux enfants ?

La conversation fut brillante et animée jusqu'à la fin. On parla de tout : d'art, de littérature, de politique, de Gallé et de Zola. C'était un feu roulant de mots d'esprit, de paradoxes et de poésie. Je me comportai fort honorablement, et même, une ou deux fois, Bernard Shaw me cligna de l'œil.

Lorsque je pris congé, on me fit jurer de revenir. Je ne m'y opposai pas. Picasso tint à m'accompagner. Il voulait tout connaître de moi et de mon passé. Savoir comment je travaillais, quelles influences j'avais subies, ainsi qu'une foule d'autres choses. Le Catalan était armé d'un revolver, don de Jarry, et, par jeu, il le pointait sur ma nuque. Comme nous étions arrivés devant ma porte, je lui proposai de monter prendre un dernier verre. Il accepta.

Je lui montrai *Les Demoiselles d'Orange* que j'avais renoncé à emporter en raison de leur taille. Il parut bouleversé. Je ressentis un petit pincement au cœur, quelques jours plus tard, en découvrant dans son atelier *Les Demoiselles d'Avignon*. Il eut beau m'assurer que son tableau n'avait aucun rapport avec la Provence et que le titre faisait simplement allusion à une maison close de Barcelone, je ne fus pas dupe. Pour être tout à fait franc, je dus me mettre au lit pour une quinzaine.

Il ne faudrait pas croire en lisant ces lignes que je conservai la moindre rancune à l'égard de Picasso. Au contraire, il n'eut jamais d'ami plus sincère et plus dévoué que moi. Il était ainsi et il ne s'en cachait pas. Un artiste prend son bien où il le trouve, que ce soit dans la rue, dans l'atelier ou dans la poche d'un autre artiste. Du reste, je compris si bien la leçon que je ne me fis pas faute de suivre son exemple à plusieurs occasions. Ainsi mon grand nu vert descendant l'escalier du musée de Boston est-il une réplique fidèle d'une pochade de Bonnard. Et après ? Quelle importance ? Il faut comprendre le climat si particulier de cette époque. Nous voulions surtout créer un monde nouveau. Lorsque le projet est vaste, on ne regarde pas aux

détails.

J'étais devenu un intime de Picasso et je passais de longues heures au Bateau-Lavoir de la rue Ravignan. C'était un labyrinthe fantastique, une ruche d'artistes dont Pablo était la reine incontestée. Il fallait pour m'y rendre traverser la Seine, et j'avais parfois le sentiment d'être traître à ma rive, tant nous ressentions fortement la frontière du fleuve. Paris était divisé en deux rives aussi distinctes que les deux Amériques. Rares étaient les artistes qui acceptaient de « passer le pont ». Mon cosmopolitisme luxembourgeois me permettait d'éviter ce préjugé. J'étais fêté à Montmartre comme à Montparnasse. En fait, je faisais office de trait d'union vivant. Combien de missions ne m'a-t-on confiées ! C'était Van Dongen qui me chargeait d'aller saluer de sa part la comtesse de N. ou Braque qui glissait dans ma poche un flacon d'urine à faire analyser boulevard Raspail. Salmon me chargeait couramment de récupérer des manuscrits ici et là. Max (Jacob) guettait mes visites pour me passer des commandes de vierges de Saint-Sulpice... Je m'acquittais toujours avec bonne humeur de ces missions de confiance, car elles me rappelaient mon ancienne condition de groom et m'aidaient à ne pas rompre avec ma jeunesse. Léon-Paul Fargue, qui me suivait comme une ombre, s'attribua mes aventures déambulatoires. Il en fit plusieurs volumes dont les droits lui permirent de se déplacer en taxi.

Un jour par semaine, pourtant, les plus farouches riverains acceptaient de franchir la Seine. C'était le mardi, pour assister aux soirées poétiques de la Closerie des Lilas. Je m'y rendais en compagnie de Frantz et nous écoutions, charmés, les vers de Paul Fort, ceux de Valéry ou de Jean Moréas, le pétulant antisémite. Frantz et Valéry pouvaient parler pointes et entrechats pendant trois heures d'affilée sans boire. Pas moi. Je buvais bien à cette époque. Un peu de tout. De l'absinthe et du cognac, du whisky et de la Marie-Brizard. Le visage de Marie Brizard me subjuguait. Pourquoi cette femme ressemblait-elle à ma maman ? Je ne pouvais fixer mon attention sur rien d'autre. Apollinaire écrivit un poème sur Marie Brizard. Le chimiste, Alphonse Allais, avec lequel je trinquais souvent, fut plus efficace. Il ouvrit une grande enquête dans son journal et publia, semaine après semaine, les fausses lettres de lecteurs qu'il prétendit recevoir sur le sujet. Finalement, c'est ma mère elle-même qui me fournit le fin mot de l'énigme : Marie Brizard ayant été sa marraine, la ressemblance n'était donc pas fortuite. Allais, lorsqu'il apprit ce lien de parenté, s'écria :

— Ainsi le cri du sang n'est qu'un vain mot, c'est le cri de Marie Brizard qu'il faut dire !

Puis il ajouta, sur le ton mi-sérieux mi-rêveur qu'il affectionnait :

— C'est égal, je ne serais pas surpris que le nom de jeune fille de mon père eût été Absinthe !

Pour la Saint-François, Frantz offrit une réception place de la Contrescarpe. Nous avions chargé Félix Potin de préparer le buffet et, contrairement à ce qui se produisit pour le banquet du Douanier Rousseau – dont je fus d'ailleurs l'instigateur –, il s'acquitta parfaitement de sa mission. Nos invités burent et mangèrent à satiété. Je revois Erik Satie léchant soigneusement le chocolat des petits fours – il ne s'intéressait qu'au chocolat – et Radiguet jouant aux billes avec Cocteau sur la nappe. Hopper, le peintre américain, mastiquait interminablement sa tranche de saucisson, car il n'osait pas cracher la peau, et Max Linder inventait de désopilantes facéties avec les noyaux d'olive. L'atmosphère, très détendue, se chargea d'électricité lorsque Stravinski accusa Satie de le prendre pour une poire. L'auteur des *Gymnopédies* alla s'enfermer dans le cabinet de toilette et Léon Blum, acculé à l'intervention, dut faire preuve de toute sa diplomatie pour l'en faire sortir. Puis l'ambiance se détériora franchement lorsque l'on surprit Pierre Louÿs et Suzanne Valadon en posture délicate. Apollinaire, pompette, s'empara d'un grand couteau à découper et provoqua l'auteur du *Manuel de civilité pour les petites filles* en duel. Une issue tragique fut évitée de justesse grâce à l'arrivée impromptue de Cami, en costume de croque-mort. Le choc provoqué par son apparition calma les esprits et la fête put continuer.

— Connaissez-vous l'histoire du coiffeur ? me demanda Cami.

— Quoi ? fis-je distraitement, les oreilles encore écorchées par les vers d'Apollinaire.

— Feur ! fit l'humoriste, en se tordant de rire.

L'humour de Cami est singulier et il est très difficile, même aujourd'hui, de comprendre sa conception du calembour. André Breton a écrit plusieurs préfaces sur ce sujet, qui n'ont malheureusement jamais trouvé un éditeur.

J'insistai pour raccompagner Erik Satie malgré ses protestations.

— Ne venez pas chez moi, pleurnichait-il. Personne ne doit entrer chez moi... Promettez-moi de ne pas chercher à entrer...

Je promis tout ce qu'il voulut. Mais ma volonté fut la plus forte, et je le portai jusqu'à son lit, où il s'endormit aussitôt. Des feuilles de papier à musique, pleines de pattes de mouche, traînaient partout. Je ne compris pas immédiatement qu'il s'agissait de partitions inédites. Je déchiffrai non sans difficulté quelques phrases musicales... Leur crudité me stupéfia ! Tel était l'incroyable secret de Satie : il écrivait en cachette de la musique pornographique !

Je ne vendais pas ma peinture, mais j'avais gagné l'estime de tous ceux qui comptaient à mes yeux dans la capitale. Après avoir subi les assauts du doute, j'avais regagné une confiance en moi qui forçait l'admiration de mes amis. Beaucoup m'enviaient malgré ma situation précaire. Certains, plus âgés que moi, parfois, venaient se réconforter à mon contact. D'une phrase, d'un éclat de rire, je leur rendais courage et ténacité. Comme pour ce pauvre André Gide échoué au milieu de la nuit dans l'atelier et gémissant sur son impuissance créatrice :

— Je ne sais pas écrire, se lamentait-il, je ne comprendrai jamais rien à la grammaire et, sans un dictionnaire à portée de main, je suis un homme perdu !

— Allons, allons, André, protestai-je, un peu de dignité, que diable ! Vous n'avez pas le droit de vous laisser aller !

Il secouait la tête, intraitable.

— Je suis un pauvre type, un imposteur !

Lassé, j'approuvai :

— Vous avez raison d'abandonner la littérature. C'est ce que vous pouvez faire de mieux. Afin que le grain ne meure.

Il se redressa brusquement, tout requinqué, et me remercia avec effusion. Je ne l'ai jamais revu depuis, mais je sais qu'il a fait son chemin.

Le lundi, j'allai chez Max (Jacob), le mardi à la Closerie des Lilas, le mercredi chez Apollinaire, le jeudi au musée du Luxembourg, à la Coupole le vendredi, et le samedi chez la Stein. Je travaillais surtout le dimanche.

Mon sujet de prédilection, après les monuments de Paris, était resté le corps de la femme. J'entrevois dans ces volumes élastiques, dans ces courbes voluptueuses, dans cette chair sensuelle, dans cette peau aux nuances satinées des possibilités innombrables. Puisque j'étais trop pauvre pour engager les modèles professionnels de la Grande Chaumière ou de l'Académie Julian, je me rabattis sur les filles des commerçants du quartier. Il y avait une brune exquise à la boucherie et une rousse épicée chez le crémier. J'ai toujours été amoureux du corps de la Femme. Ces cuisses, ces seins, ces croupes... Ah ! c'est mon vice, ma drogue ! Mes yeux luisaient comme des braises en triturant la pâte. Les adorables créatures soupiraient d'aise sous mes œillades professionnelles. Elles tentèrent plus d'une fois de triompher du

peintre et d'inciter l'homme à se manifester au cours des séances. Mais je tenais bon malgré leurs tentatives lubriques. D'ailleurs, je craignais de provoquer la vindicte des commerçants qui, pour la plupart, me faisaient crédit.

Une petite blonde de seize ans eut pourtant raison de ma chasteté. Elle avait pour nom Rosalinde, et possédait un corps à damner un saint : des petits seins durs comme l'or, des reins d'airain... une chute de reins... mais chut !... j'étreins... Je n'en dis pas plus, le trouble leliendlait et me fêlait peldle le fil de la nallalion. Crunch... sht !... Eh bien Rosalinde, la fille du boulanger, bondit sur moi alors que je faisais une retouche de rose sur la gorge, et nous roulâmes sur le sol, entraînant toile et chevalet dans notre chute. On devine la suite.

À l'aube, nous sortîmes prendre le café-crème rituel, puis je remontai seul à l'atelier.

Mais alors, en regardant machinalement l'œuvre que je croyais irrécupérable, j'éprouvai un choc : j'avais sous les yeux une création parfaite, à mi-chemin entre Turner et Carrière, évoquant la vitesse, l'espace, la sensualité du nu et la brutalité de notre société injuste. L'art que j'avais toujours rêvé d'amener à cette perfection était venu à ma rencontre. Le hasard, ou les muses, m'avait offert ce splendide cadeau. Je savais enfin vers quoi tendaient mes efforts. Le glissement était né. Tout seul. Chez moi. Et ce n'est pas Francis Bacon qui prétendra le contraire !

Je réalisai une centaine d'œuvres glissistes en deux ans. Avec Rosalinde, mais aussi avec de nombreuses autres filles de commerçants. La brune, la rousse, la blonde tourbillonnèrent avec une fougue irrésistible dans un arc-en-ciel de peinture à l'huile.

Ce fut là un beau coup de génie ! Ah ! j'en annonçais du monde ! Futuristes, expressionnistes et abstraits lyriques, leur chemin était tout tracé ! En ai-je été remercié ? Jamais de la vie. Pas le moindre petit mot, qui m'aurait pourtant fait plaisir !... Rien.

Rapidement, la rumeur se répandit à Paris qu'une nouvelle école venait de naître et que j'en étais à la fois le maître et le disciple, le pape et le théoricien. Des jeunes vinrent à moi, pleins d'enthousiasme, me suppliant de les prendre sous mon aile, des critiques me soumirent à leurs interrogatoires narquois. Les passions se déchaînèrent. Pour les uns, je n'étais qu'un inventeur de canular, pour les autres un messie. On m'aimait à la folie ou l'on me haïssait : il n'y avait pas de milieu.

En somme, j'étais lancé.

Ensuite vinrent les propositions de marchands, les riches collectionneurs, les acheteurs de l'État. On me faisait dix propositions par jour. J'aurais pu perdre la tête, mais je conservai tout mon sang-froid. Et quand Vollard vint, lui-même, me supplier de lui vendre

quelques petits formats, loin de lui reprocher son attitude passée, je fus d'une amabilité parfaite.

— Vous avez enfin fleuri, s'exclama-t-il, faisant allusion au furoncle qui me déformait le menton. Où sont passées les épines ?

— Elles sont passées dans le prix, répondis-je avec suavité.

Ma première exposition suivit de peu. Elle eut lieu à la station de métro Louvre, car j'avais trouvé l'idée terriblement moderne. Clemenceau m'aida énormément auprès des pouvoirs publics pour obtenir l'autorisation de fermer la station pendant les deux mois que dura l'exposition. Il n'eut pas affaire à un ingrat, et je le dédommageai largement de ses peines avec un superbe portrait en pied que j'offris au musée du Luxembourg (celui de Paris, pas celui de Luxembourg, il ne faudrait pas confondre).

Le vernissage fut un succès. La station était bondée à craquer de ducs et de comtesses, de ministres, de banquiers, d'ambassadeurs... Je serrai tant de mains que je ne pus tenir un pinceau pendant une semaine. Tous mes amis étaient présents. Picasso m'assura qu'à nous deux, nous changerions la sensibilité du siècle.

— Rappelle-toi mes paroles : après nous, il sera impossible de voir autrement que nous.

Il avait raison. Braque aussi me tapa sur l'épaule. Et Forain, le cruel Forain, me tendit sa main tremblante. Le Douanier Rousseau me récita un compliment en forme de quatrain. Seul Moréas, le pétulant antisémite, me bouda, Max Jacob, pour lui faire une blague, ayant prétendu que j'étais juif. Ah ! quelle fête ce fut. Et qui se termina fort tard, chez la Gertrude. Nous bûmes le champagne, nous dansâmes, nous jouâmes et je gagnai une fortune au poker avec Einstein. Le génial inventeur de mc^2 était un cerveau-né mais il ne savait pas bluffer. Soirée merveilleuse !

C'est en revenant chez moi vers cinq heures du matin, en compagnie d'une femme légère, que je me souvins d'une omission fâcheuse : j'avais oublié d'inviter Frantz.

La vie n'est pas faite que de moments heureux. Tandis qu'à la tête d'une petite élite je m'acharnais à construire un monde nouveau sur les ruines de l'ancien, à mesure que je récoltais les honneurs et les récompenses conquis de haute lutte, sans ménager mes forces, je subissais une série de pertes douloureuses.

Après Alfred Sisley, mort en 1899, Toulouse-Lautrec me quittait en 1901. Zola (1902) et Pissarro (1903) suivaient le mouvement. Peu après, c'était le tour de Fantin-Latour (1904) et de Tchékhov (même année). Ma route semblait marquée par la malchance.

Et lorsque, revenant d'enterrer Jarry en 1907, je rencontrai Mark Twain, tout à fait par hasard, sous la marquise d'une confiserie où nous étions venus nous protéger d'une averse printanière, pouvais-je deviner qu'il s'éteindrait comme tant d'autres en 1910 ?

— N'êtes-vous pas une espèce de peintre ? me demanda-t-il à brûle-pourpoint.

— Et vous une sorte d'humoriste ? répliquai-je du tac au tac.

— Alors nous nous sommes tous deux trompés d'interlocuteur, conclut-il, bon enfant.

Il avait si bonne mine ! Mais la Camarde ne s'encombre pas des apparences. Elle frappe où elle veut, qui et quand elle veut.

D'autres nuages vinrent s'amonceler au-dessus de ma tête.

Comme je l'ai raconté au chapitre précédent, le glissisme m'avait apporté d'un seul coup un début de fortune et de renommée. Nadar, auquel j'avais été présenté par la sublime Sarah Bernhardt, manifesta le désir de me prendre en photo. Je vins donc poser dans son bel atelier baigné de lumière et il prit un cliché que je trouvai ma foi très réussi.

André Salmon, qui collaborait alors au *Paris-Journal*, publia le portrait assorti d'un article des plus élogieux. Jusque-là, j'aurais eu mauvaise grâce à me plaindre. Hélas ! l'anecdote prit un tour nettement plus désagréable lorsque deux jeunes femmes vinrent le lendemain de cette publication frapper à ma porte. Il s'agissait de Flora et de Roselle, ma double idylle de l'hôtel de Saxe et de Luxembourg. Tout d'abord, je fus ravi de ces retrouvailles, et je les accueillis avec ma générosité coutumière. Elles acceptèrent une tasse de thé, puis me réclamèrent de l'argent. Elles m'apprirent que, toutes deux enceintes de mes œuvres, elles avaient respectivement donné le jour à des jumeaux et à des jumelles. Actuellement femmes de

chambre à l'hôtel du Luxembourg (boulevard Saint-Michel), elles m'avaient retrouvé grâce à la photo du *Paris-Journal* – j'avais adopté le pseudonyme sous lequel je suis devenu célèbre dès mon arrivée à Paris – et prétendaient me soutirer la forte somme. Bien entendu, je refusai de croire un seul mot de leur conte. Invitées à déguerpir sur-le-champ, elles entrèrent alors dans une rage effroyable et menacèrent de me poursuivre devant les tribunaux. J'éprouvai la pire terreur de ma vie. N'avais-je accédé au premier échelon de la réussite que pour mieux tomber ? Ce n'était pas les tribunaux que je craignais, mais le scandale. Pire, le ridicule.

Pour les faire patienter, je leur remis une jolie étude de melon, à la sanguine, d'une valeur de dix francs. Mais je savais qu'elles reviendraient à la charge avec une cupidité accrue.

Cette mésaventure ne se termina, Dieu merci, pas trop mal.

Quelques semaines auparavant, j'avais fait la connaissance, à la Closerie des Lilas, d'un réfugié russe qui se faisait appeler Lénine, et professait des idées assez avancées en politique. Il était chez moi lorsque Flora et Roselle vinrent me relancer. Ils sympathisèrent, et mes deux chambrières ne tardèrent pas à s'engager dans un mouvement révolutionnaire en marge de la légalité. Elles furent bientôt appréhendées par la police. Le lecteur se souvient peut-être de Roselle Luxembourg...

Malheureusement, Frantz, avec lequel j'étais un peu en froid depuis mon exposition à Louvre, eut vent de la chose. Il se mit dans la tête que j'avais tout combiné pour me débarrasser de ces misérables. Mes protestations d'innocence ne servirent à rien. Dans ces conditions, notre cohabitation devenait impossible. Bien qu'il m'en coûtât, je me résignai à déménager. Je louai un charmant atelier, construit par Guimard, dans le XVI^e arrondissement, à deux pas de la maison de Balzac, rue du Ranelagh. Étant loin d'être un ingrat, je laissai à Frantz une grande composition aux nus verts, d'une valeur de deux mille francs, et plusieurs ébauches de toute beauté.

Mes ennuis n'étaient pas terminés. Dès mon installation rue du Ranelagh, j'avais adopté un style nouveau. Voulant rompre avec le glissement et les nus qui m'évoquaient de trop mauvais souvenirs, fuyant la facilité, je m'étais mis à peindre des cubes. Oui, de simples cubes. Picasso comprit tout de suite le parti que l'on pouvait tirer de cette trouvaille. Il en fit une méthode, se référant à Cézanne et à Seurat. Le cubisme naquit dans un immeuble d'Auteuil mais fut aussitôt pris en nourrice au Bateau-Lavoir. Marcoussis, Metzinger, puis Raynal et Gleizes m'ôtèrent les mots de la bouche. Le cubisme devint leur chose. Je n'y voyais, quant à moi, aucun inconvénient, mais Picasso prit ombrage de mes déclarations à la presse. Une brouille s'ensuivit. En réalité, le Catalan, très jaloux, n'appréciait guère les

sourires que me prodiguait la belle Fernande lors de mes visites. Braque-la-Claque jugea normal de me battre froid, et bientôt tout Montmartre me bouda. Peu rancunier, je pris la chose avec philosophie. Je conservais d'excellents amis : Derain, Morand, Giraudoux le masochiste, Jeanneret dit Corbu. Mon travail acharné me permettait de supporter la solitude.

Cette période rose reste sans conteste la plus douce que j'ai vécue. Qu'il était gai le Paris d'avant-guerre ! Et qu'il faisait bon, alors, être jeune, beau, riche et célèbre ! Ah ! ce n'était pas les distractions qui faisaient défaut ! Entre le cirque et la pétanque, au bois de Boulogne, j'avais le choix ! Tous les matins, je partais en promenade jusqu'à la Cascade où je prenais le petit déjeuner en compagnie de Proust et de Valéry Larbaud.

— Quelle fraîcheur, ces madeleines ! dis-je, les trempant dans mon chocolat. Ça me rappelle la Madeleine...

— Tiens, fit Proust. Et pourquoi donc ?

— Il y a, place de la Madeleine, une pâtisserie où les madeleines sont les meilleures de Paris. Mais celles-ci sont presque aussi bonnes.

— Oui, elles ne sont pas mauvaises, acquiesça Valéry Larbaud, la bouche pleine.

— Je les mentionnerai dans le guide des pâtisseries que je prépare pour le Mercure, fit Proust.

Et il prit soigneusement l'adresse du magasin de la place de la Madeleine. Temps perdu, l'ouvrage ne fut jamais terminé. Proust trouva quand même moyen de m'adresser un discret clin d'œil en citant ma madeleine dans l'un de ses livres.

J'étais, comme Picasso et Calder, un passionné du cirque. Grock, Gracq, Braque, toute une époque ! Max (Jacob) était également un assidu de Medrano. Nous nous rendions ensemble dans les coulisses à la fin de la représentation pour croquer les artistes sur le vif. Nous devînmes rapidement si familiers des lieux que l'on ne fit plus attention à nous. Cela nous permettait de surprendre des spectacles assez alléchants qui me mettaient dans tous mes états. J'allais me calmer, en compagnie de Charles-Louis Philippe, sur le boulevard de Sébastopol où, grâce à Dieu, je n'attrapai aucune maladie.

L'austérité de ma vie, mon labeur incessant ne tardèrent pas à porter leurs fruits. Je décrochai coup sur coup plusieurs commandes importantes de l'État. Outre une grande fresque pour la mairie d'Auteuil, je réalisai un timbre-poste de cinq centimes, qui est devenu un trésor pour les philatélistes. Et puis je fus fait chevalier de la Légion d'honneur. La rage de mes ennemis ne connut plus de borne, mais j'opposai à leur insinuation calomnieuse un silence méprisant.

J'avais entre-temps rencontré une jeune fille entre toutes délicieuse,

une Américaine de la meilleure société de Boston, Maud Rothschild, dont le père était dans les affaires. Notre mariage fut célébré dans la plus stricte intimité et nous partîmes en voyage de noces autour du monde.

Nous nous trouvions à Tahiti, où j'avais tenu à pique-niquer sur la tombe de Paul Gauguin, quand éclata la Première Guerre mondiale. Mon cœur saignait en lisant les journaux, au récit des malheurs qui accablaient ma patrie d'adoption. J'exprimai mon agacement dans une série d'œuvres puissantes qui furent exposées à Sydney, Australie, avec un succès retentissant. Je fis également une tournée de conférences dans le Sud-Est asiatique pour expliquer pourquoi j'avais abandonné le glissement et le cubisme au profit d'un art plus simple capable de toucher les masses. Tout en évoluant dans le sens du classicisme, je continuais à tenir compte des leçons de l'avant-garde. Un critique américain a pu écrire, non sans justesse, que si dada était né à Zurich, j'avais largement contribué à son accouchement aux antipodes.

Peu d'observateurs, cependant, comprirent la portée de mon œuvre sur le moment. Je suppose que le monde entier avait les yeux tournés vers la guerre meurtrière qui faisait rage en Europe, je ne puis lui en tenir rancune.

D'ailleurs, j'avais autour de moi un petit groupe de fervents admirateurs, qui surent me faire oublier l'indifférence de l'opinion publique. Segalen et Citroën me fournirent des preuves irréfutables de leur estime. Le premier m'envoya un petit menhir par colis recommandé, le second un gros mandat.

Pour faire plaisir à ma femme, nous nous installâmes finalement à New York. C'est là que je poursuivis pendant quatre années d'exil mon œuvre hautaine.

En 1918, aussitôt après la victoire des Alliés, l'Art Institute of Chicago me consacra une importante rétrospective. Le vernissage eut lieu en présence des plus hautes personnalités politiques, financières et artistiques du Nouveau Continent, telles que Man Ray, Griffith, Jack London, J. R. Morton, Baby Dodds et F. T. Bidlake. D'ailleurs, la manifestation était placée sous le haut patronage de l'ambassadeur du Grand-Duché. Je fis venir ma mère d'Europe, pour l'occasion. La chère femme avait beaucoup vieilli et, tout en demeurant d'une intelligence et d'une douceur au-dessus de la moyenne, manifestait déjà les premiers symptômes d'un bienheureux détachement. Tout d'abord, elle refusa de croire que le héros de la fête fût son fils. Elle avait certes entendu parler de mes succès, mais elle admettait difficilement que l'on donnât un tel éclat à un simple événement culturel. En d'autres termes, que tant de VIP fussent venus rendre hommage à mes modestes dons dépassait son imagination. Elle s'enquit du prix de mes tableaux et leva les bras au ciel en l'apprenant.

— Tu es donc devenu un homme d'affaires, comme...

— J'espère finir mieux que lui ! répondis-je en touchant le bois d'un cadre. Ce n'est pas moi qui spécule, ce sont les autres.

Elle demeura pensive un instant puis conclut rêveusement :

— Oui, c'est vrai... Dans le fond, ton père a toujours été un peu trop artiste...

J'aimais l'Amérique et elle m'aimait. Il y avait dans ce pays sain et enthousiaste d'immenses possibilités pour mon talent. Et puis l'absence de passé artistique permettait toutes les audaces.

Le président Wilson me pressait d'adopter la nationalité américaine, mais, malgré sa chaleureuse insistance, je ne pus m'y résoudre. Le président était plus au fait de la vie internationale que de la vie intellectuelle ; toutefois, il aimait à échanger des idées en ma compagnie. J'étais son « interlocuteur privilégié », se plaisait-il à dire.

— La guerre est une terrible chose, soupirait-il. Il faudrait que les différentes nations puissent créer une sorte d'organisme qui permette d'éviter les affrontements. J'ai beaucoup réfléchi au problème de la paix, ces derniers temps. Eh bien, je pense qu'un plan en treize points pourrait la garantir.

— Treize points ? Mon cher président, méfiez-vous du chiffre 13. Il porte malheur.

Il haussa les sourcils, puis hocha la tête.

— *Gosh !* Vous avez raison. Je proposerai donc quatorze points au Congrès de la Paix ! Merci du conseil.

Je ressentais malgré tout une certaine nostalgie au souvenir de la vieille Europe. J'avais appris la mort d'Apollinaire et je suivais de loin l'évolution de mes anciens compagnons. Je conservais du reste des relations épistolaires avec plusieurs d'entre eux. Jacques Vaché m'écrivait des lettres amusantes. James Joyce m'envoyait une volumineuse correspondance, mais oubliait régulièrement d'affranchir les enveloppes. De Norvège, Munch me faisait parvenir des cartes postales pleines de poésie, et James Ensor m'adressait depuis sa Belgique natale de truculentes missives. Les timbres faisaient le bonheur d'un petit garçon du voisinage, passionné d'aviation, qui allait devenir célèbre en traversant l'Atlantique. D'ailleurs, le petit Lindbergh devait me rendre un hommage émouvant en appelant son avion « Spirit of Saint Louis », prouvant ainsi qu'il n'avait pas oublié le peintre luxembourgeois de Saint Louis Street.

Certes, en Amérique, je n'étais pas complètement isolé. Outre Marcel Duchamp avec lequel je jouais aux échecs, je m'étais fait de nombreux amis parmi les musiciens de jazz, car je n'étais pas conformiste. Je fus, d'ailleurs bien involontairement, à l'origine d'une funeste habitude qui se propagea rapidement dans les milieux du jazz. Jacques Vaché m'avait envoyé un paquet de tabac gris pour mon anniversaire, et j'avais cru qu'il s'agissait d'une citation tirée de ma période cubiste. Comme beaucoup de musiciens roulaient eux-mêmes leurs cigarettes, je fis cadeau du tabac à un joueur de clarinette. J'ignorais que ce farceur de Vaché avait mélangé de l'opium au gris. Mon joueur de clarinette découvrit les bienfaits de la drogue. Il prétendit que l'effet du stupéfiant avait été bénéfique à son art ; dès lors, ses camarades ne tardèrent pas à faire régulièrement usage de marijuana. Je déplore le rôle que me fit jouer, à mon corps défendant, Jacques Vaché, mais je ne puis lui en vouloir.

Je prenais souvent le thé avec l'électricien Edison. Il me révéla comment il procédait pour concevoir ses géniales inventions.

— J'imagine que notre civilisation n'existe plus, qu'elle a été détruite par un cataclysme, et je me mets alors dans la peau d'un mauvais archéologue qui se tromperait sur l'emploi des objets mis au jour par les fouilles. Il prendrait une fourchette pour une machine à calculer, une cuiller pour une balance, et une assiette pour... pour quoi justement ? Quand j'ai répondu à la question, j'ai fait une invention !

Cet homme, demeuré très simple en dépit des sommes considérables qu'il gagnait, avait gardé une âme d'enfant.

C'était un exécrationnel joueur de dames et il se fâchait tout rouge dès qu'il perdait. Il lui arriva d'envoyer promener les pions aux quatre

coins du salon en prétendant que je trichais. Il me faisait rire aux larmes.

Il m'advint une curieuse aventure à Chicago. Je découvris ces lignes en parcourant le livre d'or de l'exposition : « Merci du fond du cœur pour votre talent d'une humanité si fraternelle et si généreuse. » Une adresse suivait la signature célèbre : Henry Ford. J'expédiai aussitôt un tableau au grand industriel, accompagné de cette dédicace : « Pour Henry Ford, avec toute mon admiration. »

J'appris par la suite que l'auteur de l'appréciation flatteuse lue sur le livre d'or n'était pas Henry Ford, mais Henry Forl. J'avais été abusé par sa mauvaise écriture. Ce personnage n'était qu'un modeste employé d'assurances, et comme je ne pouvais tout de même pas lui reprendre mon somptueux cadeau, j'envoyai au vrai Henry Ford, dont j'obtins aisément l'adresse, un autre tableau en lui racontant ma mésaventure.

Je n'y perdis pas, car il m'offrit en retour une voiture automobile, du genre modèle T amélioré, et il m'acheta plusieurs œuvres sans regarder au prix.

Il me commanda par la même occasion un grand portrait qui fut le premier d'une longue série. C'est ce que les critiques ont surnommé ma « période T ».

Ce qui intéresse, dans un portrait, ce n'est pas le visage du modèle, mais le standing de sa situation et, conséquemment, le mérite reconnu au peintre chargé de le représenter. Je ne peux m'empêcher de sourire en lisant toutes les balivernes publiées sur le sujet. Mes exégètes, unanimes, s'émerveillaient de la vie intérieure que je conférais aux visages de mes clients. Mais je sais bien, moi, que la vie intérieure n'intéresse personne, puisque tout le monde en a une, et qu'elle est insondable. Tandis que la vie extérieure est un acquis dont la valeur absolue est mesurable.

Ma gloire étant bien assise, je devenais un personnage de premier plan. Un grand peintre déborde du cadre de la peinture. C'est un grand homme. J'ai toujours confusément senti que ma véritable raison de peindre n'était pas seulement plastique, mais qu'il s'agissait de ma promotion personnelle. Eh bien, celle-ci se trouvait en bonne voie.

On me considérait, grâce à mes dons artistiques, en homme de première classe. C'est comme si j'avais changé de wagon au cours d'un voyage en chemin de fer. Je découvrais un monde exquis où il faisait bon vivre. Un lieu clos où les femmes sont plus belles, ont plus d'esprit que partout ailleurs, où les lois qui régissent les relations humaines sont moins cruelles et les passions moins vulgaires.

J'appartenais à l'élite et je goûtais les avantages réservés à ses membres.

Mon boucher n'était pas un boucher ordinaire. C'était celui d'Henry James. Mon plombier avait connu Herman Melville. Mon coiffeur, originaire de la côte Ouest, entretenait des relations d'amitié avec Hearst. Et lorsque j'allais consulter ma voyante, je croisais Fitzgerald ou Dos Passos.

Rien de ce qui était, avait été, ou allait devenir puissant, riche et célèbre ne m'était étranger. On me confiait des secrets d'État, j'avais connaissance de nouvelles que les journaux s'interdisaient de publier. On pouvait étouffer un scandale, mais non me permettre de l'ignorer.

Au début de cette décennie que l'on prétendit folle, je reçus un télégramme de Lénine. Ce vieux Lénine de la Closerie des Lilas, qui tenait si mal l'alcool pour un Russe, m'invitait en URSS afin de prendre la mesure des formidables événements qui s'y déroulaient.

Ce voyage n'était pas du goût de ma femme. Elle éprouvait une aversion irrépressible pour tout ce qui touchait à mon passé. Je dois avouer que les risques de l'entreprise ne me réjouissaient guère. Pourtant, certains de mes amis, proches de Washington, me suggérèrent d'accepter. Je leur rendrais un service appréciable en leur ramenant certains renseignements.

Ils se montrèrent si convaincants que je ne tardai pas à m'embarquer pour Petrograd via Rotterdam.

En première classe, bien entendu.

J'avais écrit un long chapitre sur ce séjour en URSS au début des années 1920. Ayant, hélas ! commis l'imprudence de communiquer le manuscrit dont je ne possédais pas de double à mon éditeur, celui-ci m'annonce qu'il l'a égaré ! Récrire ce long chapitre dépassant dix pages est au-dessus de mes forces. Je veux bien tenter de le résumer, afin de ne pas pénaliser le lecteur innocent pour une faute qu'il n'a pas commise, mais ce sera vite fait.

Tout d'abord, je rendais compte du beau banquet donné par Lénine en mon honneur. Placé entre deux jeunes gens extrêmement sympathiques, Staline à ma gauche, Trotski à ma droite, je n'avais cessé de trinquer. Petit à petit, tout le monde roula sous la table, sauf Maïakovski, imperturbable malgré nos agaceries. Il y avait des gens célèbres, comme d'habitude, ce qui est commode pour s'en souvenir : Natalia Gontcharova, Larionov, Chagall, Stanislavski, Gorki. Ce dernier nous avait même arraché des larmes d'émotion en nous dépeignant son enfance au bord de la Volga, son adolescence au bord de la Volga, sa maturité au bord de la Volga... Mais nous avions beau donner des coups de fourchette dans les mollets de Maïakovski, il s'obstinait à demeurer sur sa chaise. La douzième. C'est alors que j'avais trouvé la formule : « Ce n'est pas un homme, c'est un nuage en pantalon », dont il fit plus tard le titre de son plus célèbre poème.

Lénine m'ayant proposé de rester en URSS pour y prendre en main les Beaux-Arts, j'avais demandé un délai de réflexion afin de ne pas porter ombrage à Chagall, tout blême.

Trotski mit donc un train spécial à ma disposition pour me permettre de voyager à travers les républiques socialistes, et Staline détacha auprès de moi son garde du corps personnel, un Géorgien très pittoresque baptisé Youri. Ma femme devenant de plus en plus insupportable, je venais souvent chercher refuge auprès de Youri qui connaissait de nombreuses anecdotes sur Staline, auquel il était dévoué comme un chien. L'une d'elles est assez piquante, et je suis encore capable de la raconter. Staline adorait le haricot d'astrakan mais sa femme refusait de lui en préparer, car ce plat lourd à digérer le faisait péter. Pourtant, un jour, sur la place Rouge, Staline rencontre Malenkov et ils vont déjeuner au restaurant. Il y a du haricot d'astrakan. Staline en prend. Bien entendu, il pète toute la journée et le soir rentre chez lui assez inquiet. Sur le seuil, sa femme l'attend. « Chéri, dit-elle, je t'ai préparé une surprise. » Elle lui bande les yeux et le conduit à sa place devant la table dans la salle à manger. Puis

elle court à la cuisine. Profitant de sa solitude provisoire, Staline évacue ses gaz, défait son pantalon, fait circuler l'air vicié qui l'environne, puis, au bruit de sa femme qui revient, se reculotte rapidement. Elle lui retire alors le bandeau des yeux en disant : « Regarde chéri, j'ai invité tous tes amis du Soviet suprême pour ton anniversaire ! »

— Et c'était vrai ! ajoutait Youri, cramoisi. Ils étaient tous là, muets comme des carpes ! Staline ne savait plus où se mettre !

Comme l'on peut s'en rendre compte, Youri était un être simple, doué pour la pâtisserie, excellent dans la confection d'un baba au rhum, à base de vodka, et que j'avais séduit en lui préparant des épinards à la Dumas père, une recette à se lécher les doigts. Celle-là, je l'ai toujours et je peux encore la donner : on fait cuire les épinards dans de l'eau bouillante salée. On les hache, et on les laisse égoutter toute la nuit. Le lendemain, on les fait cuire à feu doux avec de la graisse d'oie une demi-heure avant de servir. C'est délicieux.

Bon, je parlais de la guerre civile qui continuait sporadiquement et de la mésaventure survenue lorsque nous tombâmes aux mains des hommes de Dénikine. Le détachement de marins de Kronstadt qui nous escortait fut passé par les armes et, pour avoir la vie sauve, je dus crier à m'égosiller « Vive le tsar ! ». Youri s'en tira en se faisant passer pour le frère de ma femme. Finalement, un détachement de la cavalerie rouge nous tira d'affaire. Je fus reconnu par un jeune officier idéaliste, Isaac Babel, qui me dédia un court récit. Le voyage se poursuivit pendant huit mois au cours desquels je rencontrai un groupe de cinéastes russes, dont le fameux Dziga Vertov auquel je donnai l'idée de la Caméra-Vérité. Idée qu'il s'appropriâ si bien que je ne suis cité dans aucune histoire du cinéma. Puis c'est la rencontre avec Isadora Duncan, et les crises de jalousie de ma femme. Je racontais dans le chapitre égaré combien nous prenions soin, Isadora et moi, de ne pas provoquer cette jalousie, malgré notre amour passionné. Et quand Isadora, pour détendre l'atmosphère, donna une représentation improvisée sur le tender de la locomotive, toute nue malgré le froid, car ses habits de scène étaient sales, ma femme fut prise d'un accès de folie homicide et Youri dut l'enfermer. Elle profita pourtant d'un arrêt, tandis que nous refaisions notre provision d'eau, pour s'enfuir dans la campagne. Elle fut retrouvée plusieurs jours plus tard par les autorités russes dans un camp de rééducation pour jeunes délinquants dirigé par Makarenko qui vint en personne me livrer la malheureuse. Il me jura sur son honneur qu'aucun délinquant n'avait abusé d'elle, car il avait mis au point une méthode capable de donner du sens moral à une hyène. Ensuite, retour à Petrograd. Séparation déchirante avec Isadora et, après une lettre de remerciements pour le Soviet suprême remise à Youri, départ pour Vienne où Maud entre en

clinique dans le service de Freud.

Je n'étais pas fâché, après mon équipée russe, de retrouver le confort d'un grand hôtel civilisé. La salle de bains, la qualité du savon, le chauffe-serviettes, l'épaisseur des tapis, ainsi que mille autres détails raffinés, m'enchantèrent. Il faut être pauvre en Russie, mais riche en Occident. Et Vienne était l'Occident de l'Occident. Pendant une semaine, je m'étourdis de luxe, de gaieté frivole, de lumières. La moindre serveuse de brasserie avait la grâce d'une duchesse, tandis que les duchesses – j'en fréquentais quelques-unes – étaient d'une simplicité exquise. Je fumais des cigares de La Havane et m'habillais comme un dandy. J'assistai à quelques représentations d'opéra, puis, lassé du grandiose, je choisis de me réfugier au café-concert.

Je dois avouer que l'art m'ennuyait. Je fuyais les expositions et l'idée de me remettre au travail m'était pénible. Je m'éveillais chaque matin dans un état de paresse – je dis bien de paresse et non de fatigue – qui durait jusqu'au soir. Alors seulement je trouvais la force de me vêtir pour aller dîner dans un restaurant à la mode, où je contemplais d'un œil blasé les saynètes cruelles ou attendrissantes qui s'y jouaient.

Je ne tardai pas à remarquer un inconnu qui paraissait me suivre avec insistance. Partout où je me trouvais, il était. Cela devint comme une obsession. Avais-je été contaminé par ma pauvre Maud, et n'étais-je à présent que le jouet de mes fantasmes ? Mais non, il me fut aisé d'acquiescer à la certitude que mon tourmenteur était bien réel. Alors s'agissait-il d'un espion à la solde des soviets, furieux de ma défection ? Ou bien avais-je aux trousses un agent américain chargé de recueillir les renseignements attendus par Washington ? Pour en avoir le cœur net, j'eus la témérité de l'aborder, à la table où il était installé, tandis qu'une douzaine de jeunes femmes peu vêtues dansaient une ronde au rythme d'un orchestre de cordes.

— Excusez-moi, monsieur, de vous déranger, mais j'aimerais savoir qui vous êtes. Nos chemins, ces temps-ci, semblent étroitement mêlés !

Je me nommai. Il en fit autant. C'était Arthur Schnitzler.

— Naturellement, je vous connais de réputation, me dit-il, mais je ne me souviens pas de vous avoir rencontré. Ce n'est pas étonnant, d'ailleurs, car j'ai actuellement de telles préoccupations que je ne m'aperçois de rien.

Cet homme était tracassé par de gros soucis, c'était l'évidence même.

— Veuillez me pardonner mon indiscrétion, lui dis-je, mais

j'éprouve de l'admiration pour vos livres et j'aimerais vous venir en aide si cela m'est possible. Vos tourments sont-ils d'ordre littéraire, ou bien de nature plus commune ?

Il commanda une bouteille de vin du Rhin et attendit que nos verres fussent remplis pour me répondre.

— Voilà, m'expliqua-t-il froidement, j'ai une dette de jeu. Je dois la rembourser demain, à midi. Elle est de neuf cent soixante florins, or il ne m'a pas été possible de réunir cette somme. Je me ferai donc sauter la cervelle.

— Vous êtes-vous adressé à votre éditeur ?

Il haussa les épaules.

— Je lui dois déjà deux romans. Il a fait le serment de ne plus m'avancer un florin tant que je ne lui aurai pas remis mes manuscrits.

Naturellement, je n'avais pas cette somme sur moi. Je lui demandai de m'attendre quelques minutes et j'allai téléphoner à Kahnweiler en PCV.

— J'ai besoin de deux mille florins, lui dis-je. Il me les faut demain à midi. En échange, je suis prêt à vous vendre le petit nu bleu qui vous plaisait tant à New York.

— Vous les aurez, me dit-il. Je téléphone tout de suite à mon banquier d'Amsterdam...

— Je ne suis pas à Amsterdam. Je suis à Vienne. Et voici mon adresse.

Je revins à la table de Schnitzler pour lui apprendre qu'il aurait son argent le lendemain. Il leva les bras au ciel.

— Mais je ne pourrai pas vous rembourser ! Pas avant longtemps, en tout cas !

— Cela m'est égal. Si vous consentez à m'offrir le souper.

Je pris congé de lui, car ses démonstrations de reconnaissance me procuraient un plaisir malsain. Il eut ses neuf cent soixante florins à l'heure dite, et je dus me séparer de mon précieux petit nu bleu. Ce sacrifice me coûta, sur le moment, mais j'ai fait d'autres nus depuis, bien mieux réussis.

Une nuit, je fis un rêve atroce. Maud et ma mère se battaient avec des fouets. En y regardant de plus près, je m'apercevais qu'il s'agissait en réalité de serpents. Je tentais de les séparer, mais ma femme me repoussait avec des doigts munis de longues griffes recourbées. Elle me lacérait le visage, et je sentais le sang couler. Alors, dans ma colère, je m'emparais d'un long couteau et je la transformais en Fontana.

Je m'éveillai en sueur. Je croyais encore sentir la tiédeur de mon sang, et la sensation du couteau pénétrant dans la chair élastique. De secrets instincts sanguinaires s'étaient-ils révélés à la faveur du

songe ? Abrisais-je un Fontana au fond de moi ? J'allai scruter mes yeux dans la glace, au-dessus du lavabo, et j'eus peur de ce que j'y découvris.

Je courus à la clinique où ma femme était en traitement et, à force d'insister, je parvins à faire réveiller Freud.

Il vint à moi en pantoufles et bonnet de nuit.

— Mais votre femme est en bonnes mains, cher ami, ne vous tourmentez donc pas de cette manière !

— Ce n'est pas elle qui m'inquiète, c'est moi. J'ai peur d'être un monstre.

Je lui narrai le rêve épouvantable que je venais d'avoir. Lorsque j'eus terminé, je m'aperçus qu'il s'était assoupi. Il parlait en dormant. Des mots sans suite, mais pleins de sens caché. Je le secouai pour le réveiller et il me dit :

— Les symboles de votre rêve sont d'une lecture facile. Vous avez été agité par de petits problèmes d'ordre sexuel auxquels sont venus se joindre un Œdipe légèrement expansif et un fort complexe de culpabilité. Bref, trois fois rien du moment qu'on aime sa maman. Vous êtes transparent comme un bocal bourré jusqu'à la gueule de mauvaises pensées. La morale n'a rien à voir avec La Fontaine ! Allons, il faut vous libérer de vos fantasmes, voyons, voyons.

J'étais abasourdi et enthousiasmé par ces révélations.

— Est-ce à dire, professeur, que nous vivons sur deux plans, l'un conscient et l'autre, comment dirais-je... ?

— Subconscient ? Mais oui. C'est exactement cela. Il existe en nous une zone bleue dont nous ne tenons pas compte pendant notre vie consciente. Et nous sommes épouvantés, comme vous l'avez été, lorsque nous percevons l'écho de l'ego. Je crois pour ma part que c'est ce sentiment d'épouvante qui est ridicule. Le subconscient n'a pas besoin de ça. Il peut nous aider à bâtir une théraputique dans bien des cas...

— Pourrait-il également nous aider à construire un art ?

— Pourquoi pas ? Il est présent dans l'œuvre de Bosch, Goya et de beaucoup d'autres...

Je quittai Freud dans un état d'exaltation impossible à décrire. J'avais le surréalisme au bout de la langue.

Je les ai tous connus, tous ! Et ceux que je n'ai pas rencontrés en chair et en os, je les ai vus à la télévision. C'est moi qui leur ai donné leurs meilleures idées, moi qui leur ai montré le chemin de l'Art moderne. Ils se sont contentés de suivre la voie tracée par mon Œuvre.

Un homme peut incarner l'Histoire. J'ai été cet homme-là pour l'histoire de l'art. L'aveu me coûte, car il peut passer pour celui d'un cuistre ou d'un vaniteux. Ce n'est pas le cas. J'aurais préféré me taire et que d'autres reconnaissent mes mérites. Hélas ! ils confondent tout. Leur myopie est telle qu'ils ne distinguent même pas le vrai du faux, le génial du poussif. À la fin, j'étouffe et je crie la vérité pour qu'elle ne me tue pas. Je suis celui par lequel le scandale est arrivé. C'est moi qui ai tout changé. Pourquoi ? Parce que tel était mon bon plaisir. Parce que je voulais laisser une empreinte indélébile dans la mémoire des hommes. On a cru acheter mon silence en m'offrant de l'argent. Beaucoup d'argent. Mais je ne me tairai pas. Je trouve insuffisant le pont d'or sous lequel on a tenté de m'enterrer. Et puis j'ai besoin de me venger.

Oh ! je n'ai pas à me plaindre ! On m'a fait la vie belle. Ma colère vient d'ailleurs. Et d'abord de la médiocrité de mes contemporains ! En rédigeant ces Mémoires, les noms des plus fameux viennent au fil de ma plume et j'entends d'ici les exclamations de surprise, les cris d'admiration ! Quelle farce ! Je les ai tous connus. Et alors ? Et après ? Ils étaient pour la plupart mesquins, vaniteux, terriblement intéressés, sans scrupule, immoraux, bluffeurs, prétentieux, aigris, ratés.

Ils m'ont tout volé. Même ce que je ne possédais pas. Les imbéciles – c'est la majorité – s'étonneront du paradoxe. Mais je connais mes limites. Elles sont hors d'atteinte ! Je pouvais tout comprendre, tout inventer. Ils se sont jetés sur moi comme une meute de loups...

J'ai quitté Vienne pour Prague. Petit déjeuner avec Kafka, dîner avec Hasek. Prague, c'est une Venise sans eau. Sa tristesse insidieuse ronge ceux qui y vivent, qui y meurent plutôt. Le véritable centre de Prague est son cimetière. Je ne m'y attardai pas. Ensuite Berlin. Belle capitale. Beaucoup d'esprit, de jolies femmes, d'intelligence. Mais comment ai-je été accueilli ? Dans l'indifférence. Certes on m'admirait, on m'invitait, on me flattait. Mais ai-je été apprécié à ma juste valeur ? *Nein* ! Ce n'est pas faute d'en parler, cependant.

Soir après soir, avec une générosité tenace, je répandais mes idées, mes théories splendides. Peine perdue ! Je ne trouvais qu'une attention polie, un désert. Dès 1923, j'étais en mesure de révéler aux

artistes ce qui allait se passer en 1975. Ça ne les intéressait pas ! Ils se préoccupaient uniquement de leurs petits problèmes personnels. Le présent leur suffisait, ils se fichaient de l'avenir. Kurt Schwitters, Grosz, Dix, Piscator et les autres arboraient des sourires incrédules. Pourtant ce n'était pas les plus bêtes ! Ils ne manquaient ni de culture ni de courage. Mais l'écart qui nous séparait, ils ne pouvaient le franchir. Hermann Hesse a tenté de me mettre en scène dans *Le Loup des steppes*. Il ne manquait pas de bonne volonté, mais il a tout confondu !

J'ai toujours été en avance sur l'avant-garde, alors je devais m'arrêter pour attendre le reste du peloton, et chaque fois il me devançait.

C'est pour cela que l'on m'oublie partout. Oh ! vous pouvez consulter vos livres d'Histoire de l'Art, vous ne m'y verrez jamais au bon endroit. J'ai été le champion des échappées solitaires, toujours rejoint avant l'étape.

Et pourtant, convaincre Breton d'écrire son *Manifeste du surréalisme* n'a pas été facile ! Oh ! non, il n'y croyait pas, avec son esprit étriqué de cartésien français. Les arguments les plus dérisoires m'étaient opposés. Je devais tout reprendre à zéro. Lui faire repasser la liste des précurseurs, lui ressasser Fourier et Trotski, lui réciter Ducasse et Roussel, lui rédiger un digest de Freud. Pour rien au monde, je ne voudrais repasser par les mêmes heures fastidieuses et décourageantes.

— Vous croyez que cela marchera ? demandait-il anxieusement toutes les dix minutes.

— Je vous en donne ma parole.

— Mais ça ne fait pas sérieux. Cela n'a rien à voir avec la tradition française !

— Elle changera.

— J'en doute.

— Essayez. Vous ne risquez rien.

— Le titre de la revue, cela ferait quand même plus sérieux si je l'empruntais à Valéry ? *Littérature*, par exemple ?

— Allez-y, mais vous avez tort. Innovez, je vous dis.

— Innovez ! Innovez ! Vous en avez de belles ! Et si l'on se moque de moi ?

— On ne se moquera pas de vous. Au contraire. Vous deviendrez un pape.

Il se frottait le menton et geignait :

— C'est que je suis médecin, moi. Ça me donne des responsabilités. Je dois avouer que je finis par l'envoyer au diable.

— Faites ce que vous voulez, mais si vous ne vous servez pas du surréalisme, j'irai le proposer en URSS ! Ou aux États-Unis !

Il pâissait.

— Vous n'auriez pas cette ingratitude ! La France vous a trop donné ! Il lui reste un rôle de premier plan à jouer dans le domaine des idées.

— Alors cessez de vous conduire en petit garçon craintif ! Prenez exemple sur Tzara et Picabia. Foncez !

Il suivit mes conseils et fit paraître son manifeste en 1924. Ce fut un triomphe. Mais je n'en profitai guère.

La lutte avait été trop rude. J'étais épuisé, excédé. Le groupe surréaliste n'avait pas besoin de moi. Et puis la façon dont le mouvement était structuré, à la manière d'un parti politique, ou d'une Église, me rebutait. Je tenais trop à ma liberté. Je pris mes distances.

Breton fit mon procès. Je fus condamné malgré la plaidoirie émouvante de Picasso et l'intervention de Dali. Mais c'était par contumace. J'avais fui Paris pour me réfugier sur la Côte d'Azur. À Saint-Tropez, très exactement, où je faisais mon marché, tous les matins, au coude à coude avec Colette et Dunoyer de Segonzac. Les surréalistes ne furent pas tendres à mon égard. Ils m'accusèrent de mouchardage, de plagiat, d'homosexualité. La publicité donnée à cette affaire me causa bien des désagréments. La vente de mes œuvres s'en ressentit, ma cote s'effondra.

Il est dur pour un peintre parvenu à une notoriété internationale de se retrouver dans la situation de ses débuts. J'avais découvert la lumière du Midi et ma palette s'était enrichie de tons magnifiques, respirant la joie de vivre. Eh bien, j'avais beau accumuler les nus, les paysages, les compositions abstraites, les collages, les aquarelles, personne n'en voulait. Mes plus fidèles collectionneurs, relancés par téléphone, bredouillaient de vagues excuses, invoquaient la conjoncture défavorable. Bref, ils me laissèrent tous tomber.

Un autre que moi aurait pu se décourager, ou pire, s'en prendre au public, l'accuser d'ingratitude. Je me gardai de cette faute professionnelle. Le public est sacré ! Pas touche ! On a le droit d'accuser tout le monde, sauf le public. C'est lui qui nous fait grands, lui qui nous paie, lui qui se souviendra de nous lorsque nous serons morts. Il a droit au respect des artistes. Les hommes sont imparfaits, le public est merveilleux. Toujours. Partout et tout le temps. Sur ce point, je suis formel, partageant l'avis de mes grands amis du café-concert Jane Avril, John Cage, Mistinguett et Maurice Chevalier, qui m'ont tant appris. Au lieu d'étaler au grand jour mon amertume, je fis paraître ma célèbre suite de gravures, dite « suite Bollard », malicieuse allusion à la suite Vollard de Picasso. Ces eaux-fortes furent exécutées

à Sainte-Maxime, en fermant les yeux. Je rappelle, si c'est nécessaire, qu'elles illustraient trois thèmes majeurs : la pétanque, la bouillabaisse et les herbes de Provence. Leur succès fut étouffé par une cabale parisienne et aucun journal n'en rendit compte. Je perdis patience. Ah ! la mode était à la morale ? Je publiai un pamphlet, à compte d'auteur, dont le titre mettait courageusement les points sur les i : « Vivement la guerre ! » J'obtins enfin l'effet désiré. Les grands journaux firent écho à mon cri. On m'interviewa, on me prit en photo. J'expliquai avec sérénité mes sombres pressentiments : la crise économique en préparation, l'écroulement imminent des empires coloniaux, la montée des fascismes en Europe. On ne me crut pas, mais on me respecta. Les ventes reprirent. J'étais sauvé ! Avec l'argent, les amis revinrent. Je ne leur gardai pas rancune, mais je m'amusais beaucoup des anecdotes qu'ils me rapportèrent les uns des autres. Éluard me révéla que Crevel disait du mal de Tzara, et que, si l'antipathie qu'inspirait ce dernier à Breton était de notoriété publique, on savait moins que Dali traitait, en privé, Aragon de petit con. Artaud n'avait jamais rendu les cent francs prêtés par Max Ernst, et Ernst s'était rendu coupable d'une détestable farce contre le pauvre Miró : après une parodie de procès, il avait été jusqu'à simuler une exécution capitale. J'appris également que la femme d'Éluard était devenue la maîtresse de Dali et que celle de Desnos avait quitté Foujita. J'assurai les uns et les autres de mon égale bienveillance et leur prodiguai les bonnes paroles dont ils avaient besoin. Ils venaient à moi comme des enfants désorientés. Certains retenaient difficilement leurs larmes. Même Breton vint pleurer dans mon giron parce que Vitrac avait écrit dans *Un cadavre* qu'il souhaitait le voir saigner du nez. J'acquis bientôt une réputation de sagesse qui se répandit jusqu'en Inde. Le mahatma Gandhi m'écrivit une longue lettre pour me soumettre un problème personnel. Ses relations avec sa belle-mère étaient si compliquées que je lui enjoignis de ne pas tenter de le résoudre. « Vous seriez appelé à commettre des actes de violence, et la violence ne mène à rien de bon. La passivité est encore la meilleure solution. » Il sut tirer profit de mes conseils et me voua une reconnaissance exagérée.

Je devins un personnage moral moins compromis que Romain Rolland. Chaque jour, je recevais des propositions émanant des familles les plus diverses : ultras de gauche ou de droite, espérantistes, nationalistes se disputaient mon adhésion. Pas si bête ! Je répondais poliment, avec des mots assez ambigus pour contenter tout le monde. Puis, sans prévenir, alors que la crise que j'avais prévue éclatait en Amérique, rare Européen à en bénéficier, je partis pour Hollywood afin de réaliser les décors d'un film d'art et d'amour dont l'héroïne devait être interprétée par Greta Garbo : *La Vie passionnée de Madame*

Vigée-Lebrun.

Ma vie a été trop remplie, j'en sème la moitié en route. Je n'ai pas soufflé un mot des Ballets belges. Honteuse omission ! Avec l'âge, ma mémoire devient capricieuse ! Ah ! jeunes gens, ne vieillissez jamais ! Vivez intensément sans vous préoccuper de réussite, brûlez vos jours, blanchissez vos nuits, soyez téméraires, inconscients, disparaissez le plus vite possible !

Cocteau me tira du lit, un peu avant midi, pour me proposer de travailler aux décors de *Bar Nicanor*, un spectacle de ballet monté par une compagnie belge. Picasso, épuisé par ses Ballets russes, avait déclaré forfait, et Cocteau était persuadé que je le remplacerais avantageusement. Cocteau n'avait jamais cessé d'entretenir avec moi d'excellentes relations, ce dont les surréalistes lui tinrent rigueur.

J'acceptai, enthousiaste. Il m'assura que la commande serait bien rétribuée. Pour une fois, je ne fus pas déçu. Le montant du chèque, lorsque je l'eus en main, dépassa mes espérances. Les Ballets belges furent un merveilleux conte de fées. J'adore la Belgique, de la Wallonie aux Flandres, de Memling au Roi-Chevalier, du Congo à Ensor, d'Astrid à Horta, sans oublier Hankar et Blérot. Des peintres magnifiques ont surgi de ce plat pays : Khnopff, dont la sœur me fascinait et qui, par jalousie, essaya de m'assommer par-derrière ; Spilliaert, si proche de moi par moments que je me demandais où était mon portefeuille, et Rops, le spécialiste des rondeurs féminines, et la gueuze, et les caracoles, et les frites, et Wouters, et la banque... Ah ! la banque belge !... Le ballet de Clément Pansaers, auquel je collaborai, connut un triomphe mémorable. Je ne me souviens plus du nom de l'auteur de la musique, mais il m'arrive encore d'en siffloter le thème en me rasant. Le cher Clément, disparu en 1922, ne put savourer les ovations du public. Moi, si. Je réclame une page de silence à la mémoire de ce précocement génie foudroyé. C'est le moins que je puisse faire dans ces Mémoires !

Merci.

Pour chasser les idées noires, revenons à Greta Garbo. Elle était très belle, d'accord, quoique spéciale. Nous avons sympathisé, puis elle tenta d'aller plus loin au cours d'un bal masqué. Ai-je dit que le film devait conter la vie de Madame Vigée-Lebrun ? J'étais déguisé en Madame Vigée-Lebrun. Elle aussi. Ce regard dont elle me transperça !!! Des braises ! C'est assez compréhensible : me prenant pour une femme, elle n'était pas contente de nous voir pareillement habillées. Pour la rassurer, je remontai discrètement ma robe sur mes mollets. Je suis un peu poilu, pas trop, juste ce qu'il faut pour un

homme. D'ailleurs, les femmes aiment plutôt ça. Eh bien, elle se précipita sur moi. Quelle drôle de sensation ! Heureusement le vestiaire n'était pas loin. Nous nous sommes séparés bons amis. Elle était vexée... Je comprends très bien les femmes. Il me semble parfois que j'en suis une moi-même.

— Toi, une femme ? Laisse-moi rire ! s'étouffait Flo, en émiettant son cigare, quand je tentais de pénétrer dans la loge des filles.

Cela se passait à New York où je m'étais rendu entre deux films. Flo Ziegfeld était incapable de comprendre ce qui m'attirait dans ses girls. Ce n'était pas un intellectuel, il n'avait jamais lu Colette. Il ne jurait que par Superman et Flash Gordon. C'était un bon gros sympathique, mais on en faisait vite le tour. Tandis que ses girls, quatre-vingts jours pleins n'y suffisaient pas ! Flo se plaignait amèrement de la crise. Ses spectacles se déroulaient devant des parterres déserts et la scène était souvent plus remplie que les fauteuils.

— Je n'y comprends rien, gémissait-il. Regarde ces petites.

Elles sont superbes, elles dansent bien, et pourtant elles n'intéressent personne. C'est à devenir fou !

— Demande aux filles de retirer leur manteau de fourrure et leurs bottes quand elles dansent, lui dis-je un jour, on verrait leurs jambes, les gens adorent ça !

— Tu plaisantes ! Danser sans manteau ? En combinaison ? Sans bottes ?

— Sans bottes. Sans combinaison.

— Mais alors... on verrait tout ?

— Les bas iraient jusqu'à la taille... Fais confiance à mon instinct d'artiste : le corps de la femme est une matière première.

Je réussis à le convaincre. Le soutien que m'apporta la Brice fut décisif. Finalement, Flo me confia la première revue de la saison. Je me jetai dans cette tâche avec ardeur. J'y mis toute l'expérience acquise avec les Ballets belges. Aux répétitions, Flo écarquillait les yeux et répétait : « C'est de la folie ! C'est de la folie ! » Il prononçait ces mots sur un mode admiratif et réprobateur qui correspondait bien aux intentions du spectacle. À ma suggestion, le théâtre fut rebaptisé Ziegfeld's Folies (« folies » en français pour l'exotisme suggestif d'un mot étranger) et le public aima. Le théâtre fut rempli. Flo essaya de m'attacher à lui par un contrat, mais je refusai. Il se rabattit sur l'un de mes jeunes assistants, Busby Berkeley, qui continua tant bien que mal mon œuvre.

Je retournai à Hollywood. Après *La Vie passionnée de Madame Vigée-Lebrun*, je travaillai pour Chaplin. Mais le comique m'ennuyait. Je participai sans conviction à plusieurs films. Dès que j'en avais le loisir, je courais rejoindre Fitzgerald, Faulkner et Chandler dans un bordel de

Beverly Hills, tenu par Elsa Maxwell. Nous buvions énormément tout en papotant littérature. Je me souviens d'avoir renversé une pseudo-tasse de thé – en fait du bourbon – sur le costume clair de Carl Sandburg. Je lui offris mon propre costume en dédommagement. Il l'accepta. L'échange eut lieu sous les huées et les éclats de rire car son caleçon était décoré d'un Rockwell et le mien d'une Betty Boop. Nous avons également beaucoup ri lorsque Mary Pickford envoya le noyau d'une olive dans l'œil de Douglas Fairbanks.

Notre petit groupe constituait une sorte d'État dans l'État. Nous restions, quoi que nous fissions, étrangers à Hollywood. Cette vie superficielle et trépidante nous attirait comme des badauds devant une vitrine de Noël. Mais nous, nous n'étions pas à vendre.

Pourtant ce n'était pas les acheteurs qui manquaient ! Al Capone me proposa dix mille dollars de l'époque pour broser une fresque à sa gloire dans son living-room. Je l'envoyai froidement promener. Je revois la scène avec la netteté d'un film en noir et blanc. Il m'avait fait venir dans son bureau où il lapait un verre de yaourt à petits coups de langue.

— Vous êtes le Al Capone de l'Art, me servit-il en guise de compliment. J'ai confiance en vous.

— Je suis flatté, répondis-je, mais je ne puis accepter la commande. L'argent que vous m'offrez est taché de sang. Je suis un artiste, donc un symbole moral. Je ne puis me compromettre.

Sa cicatrice vira au violet. Il grinçait des dents. Mais, grâce à Dieu, il parvint à se maîtriser.

— Vous avez de la chance que je sois italien, fit-il enfin d'une voix sourde. En Italie, on a le culte de la beauté. J'épargne l'artiste que vous êtes, mais je ne veux plus vous retrouver sur mon chemin ! Adieu.

Je quittai la pièce sans me retourner. Le mythe d'Al Capone se réduit à cette constatation : un artiste a tenu la dragée haute au gangster. Il lui a dit la vérité en face, sans trembler ! Et il est encore vivant pour l'écrire !

Qui dit mieux ?

L'entrevue avec Al Capone eut au moins une conséquence positive. Je retrouvai le goût du portrait. Je fis celui d'Upton Sinclair, puis celui d'O'Neill. Ma conception du portrait avait évolué. Je ne m'occupais plus de la ressemblance afin de me consacrer uniquement au costume. En véritable novateur, je fus incompris. On railla ma technique sans comprendre qu'elle annonçait l'Art de demain, c'est-à-dire de maintenant, enfin je veux dire l'Art du lendemain de l'époque dont je parle. Pour être plus clair, l'Art que l'on considérait à l'époque comme étant celui d'aujourd'hui, sans le savoir, puisque aujourd'hui est une

notion récente qui date de ce matin.

Pourtant certains esprits plus ouverts me saluèrent tel un maître. Cole Porter fut l'un de ceux-là. Il me pria de réaliser la couverture d'un recueil de ses chansons. Je le fis poser en robe de chambre à fleurs sur un couvre-lit de velours vert. Mi-Van Dongen mi-Alex Raymond. Je me sentais en pleine possession de mes moyens. J'avais une santé de fer et ma bonne mine faisait l'admiration de mon entourage. Je pouvais tenir six heures debout devant mon chevalet sans la moindre crampe. Ensuite, je trouvais encore la force de partir en goguette sur le Sunset Boulevard avec Lionel, Ethel et Johnny Barrymore. Il se nouait d'étranges intrigues derrière les façades somptueuses des rois de Hollywood. Malheur à ceux qui ne connaissaient pas les règles du jeu ! Gloria Swanson ne les ignorait pas, elle !!! Bien que charmante, elle était affublée d'un caractère impossible. J'échappai de justesse au crime passionnel. Ma soif d'aventure diminua considérablement et je redevins casanier. Quand j'étais dans l'atelier, je sifflais comme un pinson. Au cours d'une séance de pose, Cole Porter me demanda :

— Ce que vous étiez en train de siffler tout à l'heure, c'est une mélodie européenne ? Je ne l'ai jamais entendue.

J'avouai en riant que je sifflais n'importe quoi, improvisant au hasard, sur des airs qui me passaient par la tête. Il prit des notes sur un petit calepin et, plus tard, j'eus la surprise de retrouver ma musique affublée du titre suivant : *What a nice municipalpark* ! Inutile de préciser que le parc municipal de Hollywood n'avait rien de remarquable ! Je ne comprends pas pourquoi il n'a pas choisi une autre chose, comme *What a nice municipalswimming pool* !, par exemple.

Le portrait de Cole Porter était splendide ! On ne parla pas de Pop Art, car on ignorait ce terme, mais moi j'ose affirmer que c'en était déjà. À peine terminé le portrait de Cole Porter, je reçus la visite d'Irving Berlin. Il paya d'avance le double de l'autre. Lui aussi s'intéressait aux airs que je sifflotais. Il écrivit coup sur coup *Cheek to cheek* et *Change partners* pendant les séances de pose. D'ailleurs, il tenta vainement de les prolonger. Il prétendit son portrait raté et me demanda de le recommencer. Je ne fus pas dupe. Il partit en claquant la porte, sans se préoccuper de la toile.

Gershwin lui succéda. On me doit une grande partie de *Porgy and Bess*, mais je ne voudrais pas passer pour un hâbleur et je préfère laisser le grand public ignorer mon rôle dans le domaine musical. Les arts plastiques me suffisent.

Tiens, j'oubliais Walt Disney ! Je l'ai connu en promenant mon berger allemand, baptisé Max Ernst, mais plus connu sous le pseudonyme de Rintintin. Walt Disney tenait en laisse un grand

dalmatien au front bas, l'air peu intelligent. Les animaux sympathisèrent et nous échangeâmes nos cartes. La mienne, précisément, était très originale, comportant, outre mon adresse et mon numéro de téléphone, un extrait d'une critique élogieuse d'Eugenio d'Ors, mon portrait, en repoussé, par Archipenko, ainsi que les meilleures cotes obtenues par mes œuvres en salle de ventes.

En découvrant qui j'étais, Walt leva les bras au ciel.

— Comme vous êtes jeune ! Je vous croyais de la génération de Whistler ! N'avez-vous pas connu Edgar Poe ?

J'avouai, non sans amertume, que j'avais raté celui-là. Je lui narrai plusieurs anecdotes piquantes sur Damon Runyon, notamment celle du pari qu'il releva chez Lindy's de manger à la file dix assiettes de kacha sans boire une goutte de liquide.

— Et alors ? haleta Walt Disney, et alors ?

— Alors, révélai-je, ce farceur de Damon mâcha tranquillement un cube de glace entre chaque bouchée !!!

Avant de nous séparer, Disney me demanda un autographe. Je me souviens encore de ma dédicace : « Pour Walt Disney, bien cordialement. » Il admira sans réserve ma signature.

— On voit bien que vous êtes un artiste, vous avez une signature si compliquée ! Moi, je n'y arriverai jamais ! Déjà, pour la mienne, j'ai besoin de me faire aider... alors vous pensez !

Je souris avec bonté devant cet enthousiasme sympathique. Quelques jours plus tard, je reçus un coup de téléphone de son studio. On me commandait un portrait de Donald Duck, d'après nature. La somme était intéressante. Ce fut le point culminant de ma période américaine. Je mis deux ans à exécuter cette immense peinture qui se trouve à présent pliée en quatre dans le hall du château de Disneyland.

Je n'appartiens pas à cette catégorie d'artistes qui se réfugient dans leur tour d'ivoire. Je me suis toujours senti concerné par les événements du monde. Un élan fraternel me pousse à suivre de près les malheurs des hommes. Tandis que je m'enfonçais douillettement dans le bien-être du Nouveau Monde, je ne pouvais demeurer indifférent aux bouleversements qui se produisaient en Europe. C'est encore là où les gens souffrent que l'on éprouve le plus de plaisir à vivre. L'Italie, l'Allemagne m'attiraient. Les sombres massacres que je pressentais émoustillaient mon imagination. Mon œuvre avait besoin de sang neuf, de vigueur nouvelle. Je ne me fis pas prier lorsque précisément Marinetti et Severini m'invitèrent à Rome. Je confiai la garde de mon atelier à Peggy Guggenheim et m'embarquai aussitôt pour l'Italie.

Le problème le plus ardu qui se pose à un peintre tout au long de

ses voyages est celui qui consiste à trouver le temps et l'espace nécessaires à l'élaboration de son œuvre. Personnellement, je résolus ce casse-tête d'ingénieuse façon. Me souvenant du timbre réalisé pour les postes françaises, peu avant le début de la Grande Guerre, je démarrai une série de petits formats. De très petits formats. Quatre centimètres sur quatre centimètres. Afin d'éviter les pièges de la facilité ou de tomber dans la miniature, je m'astreignis à utiliser une grosse brosse, du type « queue de morue », je bannis toute autre couleur que le bleu outremer. Un seul coup de pinceau suffisait à couvrir huit toiles. Compte tenu de l'exiguïté des surfaces, l'opération la plus délicate était la signature. Je finis par me borner aux initiales, comme Dürer l'avait fait avant moi.

Ma période « Kleinkunst » annonçait avec une confortable avance la monochromie d'un Yves Klein ou celle d'un Manzoni mais, sur le moment, personne ne s'en avisa. Loin de me décourager, l'incompréhension de mes contemporains me renforça au contraire dans la certitude de mon génie. La solitude est la meilleure conseillère du créateur. En débarquant à Naples, j'avais dans mes bagages quelque douze cents toiles récentes, sans les trouver plus lourds pour autant.

Ce qui m'impressionna surtout en Italie, c'est le nombre et la beauté des routes. Ces longs rubans noirs, enveloppant la péninsule comme les ficelles d'un salami, me parurent d'un modernisme exemplaire. Je songeais à mes amis cubistes, à leur foi en l'esthétique nouvelle du XX^e siècle. Duchamp, Villon et Duchamp-Villon ne s'étaient pas trompés ! Ils avaient vu juste ! La géométrie est un repos pour l'esprit, une satisfaction pour l'intelligence. J'applaudissais en contemplant les routes goudronnées qu'on voyait des fenêtres de mon hôtel. Je troquai le bleu outremer pour le noir d'ivoire, puis, sur un coup d'audace, j'abandonnai la peinture à l'huile pour le goudron. Je sentais bien que Marinetti et Severini ne goûtaient guère mes recherches qu'ils jugeaient décadentes. Ils n'osaient m'attaquer de front, sachant qu'elles auraient plu à Boccioni s'il avait survécu.

Malgré ma méfiance à l'égard du Duce et de ses séides, je dois confesser qu'il se montra aussi accueillant qu'Ezra Pound le prétendait. Il me fit les honneurs de la Gare centrale de Milan dont les travaux venaient de commencer. Il parlait d'abondance, avec des gestes de théâtre.

— Ici, les voyageurs pourront acheter leur billet, expliquait-il, enthousiaste ; là, il y aura un kiosque à journaux et un bureau de tabac ; là-bas, ce seront les grandes lignes et ici le poste de police... Vous qui êtes un artiste, cela doit vous intéresser !

Il était intarissable.

Cet homme au menton fort avait l'arcade sourcilière rêveuse. La

mobilité de ses paupières était également remarquable. Sa bouche allait d'une commissure à l'autre par le chemin le plus direct, sans s'attarder en route. En fait, il conservait malgré son air dominateur un aspect vulnérable qui donnait envie de le protéger.

C'est ce que Gabriele d'Annunzio m'expliqua avec une grande finesse de pénétration psychologique.

D'Annunzio parlait sans cesse de Mussolini. Il connaissait ses moindres goûts et en tirait des conclusions inattendues.

— Savez-vous pourquoi Benito adore les raviolis ? me demanda-t-il avec un brin de malice.

— J'avoue que je n'en sais rien.

— Parce que c'est un passionné, s'exclama-t-il triomphalement. Il adore ou il déteste. On ne peut imaginer un être plus entier. Il est encore plus romantique que moi, et pourtant Dieu sait si je suis romantique !

Impossible de prétendre le contraire ! L'Éthiopie surtout l'exaltait.

— L'Éthiopie n'est pas un pays, c'est un état d'âme. Mais il faut être italien pour s'en apercevoir. Les Noirs gâchent l'atmosphère brumeuse de cette Écosse africaine avec leurs tam-tam et leurs sarabandes. Quand la conquête sera terminée, alors vous apprécierez l'inégalable qualité du silence éthiopien !

Il rêvait un instant les yeux clos, puis il reprenait d'une voix normale :

— Allons manger des gnocchis, j'ai faim.

Curieux homme ! Il marchait dans les nuages mais en gardant la tête au ras du sol.

Pirandello me déçut un peu. Il refusa de me raconter sa pièce *Six personnages en quête d'auteur* dont j'avais remarqué l'affiche au Café grec.

— Acceptez au moins de me résumer l'un de vos romans. Je n'ai rien lu de vous, je n'en ai même pas entendu parler.

— *Disgraziato ! Va fan culo ! Stronzo !*

La prétention de cet écrivain était désolante à constater. Il ne parlait que de lui.

— Mes bras, mon pied, ma tête...

Je tentai plusieurs fois de l'entretenir sur ma vie à Hollywood et les personnages que j'y avais rencontrés, mais cela ne semblait pas l'intéresser. Je renonçai vite à lui fournir ces renseignements précieux pour un auteur dramatique, ayant découvert en Malaparte un jeune homme curieux de tout. Il désirait m'interviewer. Je viens justement de retrouver le texte qu'il publia, et dont le lecteur lira sans doute avec intérêt un extrait pris au hasard :

« Maître, quelle est votre conception de la culture ?

— À mon sens, la culture est une foire aux vanités. Certaines trouvent acquéreur, d'autres pas. C'est donc essentiellement de l'emballage que dépend la diffusion de la culture. J'ose affirmer que demain la culture se limitera exclusivement à l'emballage, car le contenant est finalement plus culturel que le contenu. »

On notera que je n'avais pas attendu McLuhan ou les structuralistes pour pressentir l'importance des médias. Comme de bien entendu, personne n'accorda à mes propos l'attention qu'ils méritaient ! Ils furent publiés à la dernière page d'une feuille de chou, en caractères minuscules. C'est un non-sens ! Il convient de donner aux déclarations essentielles des caractères de grande taille. Cela facilite la lecture. On dit familièrement qu'une phrase « saute aux yeux ». Les gros caractères permettent d'accomplir ce pas vers le public. Pas les petits. Je pourrais, sur ce sujet, choisir plusieurs exemples dont le plus frappant est la différence de corps de lettres utilisés par l'éditeur de *Nadja*. Si l'on y tient absolument, on peut consulter les notes en bas de page, à condition de fournir un effort d'accommodation de l'œil, mais elles n'empêchent pas la lecture si l'on veut uniquement suivre le fil tenu du récit. Une proclamation destinée au plus grand nombre doit être imprimée en très gros caractères. Le public est composé de gens myopes, presbytes, bref de gens qui voient mal. Il faut penser à eux. Moi, je pense, donc j'en profite.

On risque d'être étonné par la contradiction qui apparaît entre mes petits formats et l'importance que j'attribue aux gros caractères. C'est une question d'éthique. Favoriser l'optique du lecteur lui permet de développer son imagination. L'imagination d'un amateur d'art est telle qu'il n'a pas besoin d'une grande piste d'envol !

Par un chaud après-midi de juin, j'étais installé en terrasse Piazza del Popolo, à Rome, lorsque Gorgio de Chirico me rejoignit.

Je lui rappelai en clignant de l'œil les cent francs or qu'il me devait depuis une vingtaine d'années et nous nous mîmes à évoquer nos souvenirs communs où revenaient comme une rengaine les noms d'Apollinaire, de Brancusi, de Fellini et de Collodi.

— Êtes-vous toujours surréaliste ? eus-je la maladresse de m'enquérir.

Il fulmina.

— Je n'ai jamais été surréaliste ou quoi que ce soit. Seule m'intéresse la pure peinture. Les anciens peignaient, les modernes ne savent plus que parler.

Je fronçai les sourcils, il se décomposa.

— Je ne disais pas cela à votre intention. Je sais que vous êtes un artisan comme moi. Tenez, je vous révèle un secret. Je me sers d'un

médium. Grâce à lui, j'ai pu entrer en communication avec le Titien. Devinez qui guide mon pinceau, à présent ? Le génie ne meurt pas. Il lui arrive de s'assoupir, voilà tout. Dès que je pénètre dans mon atelier, le médium réveille Titien et hop ! au travail. Si vous regardez bien mes tableaux, vous y reconnaîtrez la facture du vieux maître !

— Cette collaboration dure-t-elle depuis longtemps ? Existait-elle déjà au moment des natures mortes métaphysiques ?

Il nia énergiquement.

— Titien n'y est pour rien. En réalité, moi non plus. Mes œuvres anciennes ont toutes été peintes par Morandi. Je le payais en bouteilles vides, il était content !

Morandi, consulté la semaine suivante, se contenta de hausser les épaules.

— C'est vrai que j'ai fait les vieux Chirico, mais Titien n'a jamais travaillé pour lui. Son médium est un escroc. Il emploie Othon Friesz sans vergogne.

— Pourtant Othon Friesz n'est pas mort, objectai-je.

— En tout cas son talent, lui, est mort et enterré depuis belle lurette !

Ces révélations me troublèrent. Pour me remettre les idées en place, j'allai faire un tour à Berlin.

Là, je jouais de malchance. Par un hasard inexplicable, tous mes vieux amis étaient partis en voyage. J'eus beau frapper, sonner, les portes de Schwitters, Brecht, Weil, Heinrich et Thomas Mann demeurèrent closes. Les croix gammées qui fleurissaient partout administraient, une fois de plus, la preuve du génie allemand pour le graphisme. Dans le vieux Charlottenburg, je tombai nez à nez avec Nolde.

— Que se passe-t-il ici ? m'écriai-je. Berlin ressemble à une ville dadaïste. Où sont-ils tous passés ?

Il eut un sourire équivoque.

— Les uns sont aux États-Unis, les autres en France ou en Suisse. Vous n'avez pas lu *Mein Kampf* ?

— Si, bien entendu. C'est de Karl Valentin, n'est-ce pas ? Dans le temps, même le futur était mieux.

Il secoua la tête.

— De Tucholsky ? Non ? Je le savais, mais ça m'est sorti de la tête... Il y a une première ce soir ?

Nolde me parla de l'exposition d'art dégénéré organisée par les nazis. J'étais ulcéré de n'y figurer point, alors que Kirchner et Schmidt-Rotluff n'avaient pas été omis.

— Hitler n'a donc aucun sens des valeurs ? Pourquoi se mêle-t-il

d'organiser des expositions s'il a de la merde dans les yeux ?

Nolde jetait des regards inquiets autour de lui.

— C'est tout de même le Führer, il faut l'aider...

Il me fit admirer les décombres du Reichstag, moins imposantes que celles du Colisée, mais plus fraîches.

Je craignais le pire d'un homme qui, après avoir vainement tenté de devenir un artiste, prétendait leur dicter sa loi. M'enfuir eût été plus sage, mais mon ressentiment était tel que je voulus rencontrer l'individu pour lui dire ma façon de penser.

L'officiel Arno Breker accepta d'organiser l'entrevue dans son atelier, moyennant une statuette étrusque rapportée d'Italie dans le double fond de ma valise.

Hitler arriva ponctuellement à l'heure du rendez-vous, accompagné de Richard Strauss et du Prix Nobel norvégien Knut Hamsun.

Arno me présenta comme l'un de ses anciens condisciples parisiens, chaud partisan du national-socialisme. Hitler me questionna aimablement sur mon travail, déplorant que l'Art fût devenu le repaire des Juifs et des dégénérés.

— J'espère que vous contribuerez à épurer l'Art français.

Il y a encore trop de Juifs chez vous. Les peintres devraient se grouper pour défendre les valeurs occidentales. Les Juifs salissent tout. Ils ne s'intéressent qu'au sexe et à la mort !

— Il ne peint que des portraits d'Aryens, expliqua Breker. Très ressemblants.

Hitler se détendit. Moi aussi.

— Connaissez-vous la théorie du « Hohlwelt » ? Il faudrait que les peintres la connaissent pour acquérir une conception orthodoxe du paysage.

J'éprouvai quelque difficulté à conserver mon sérieux : la théorie en question était un canular de mon invention, monté à Paris en 1924 pour séduire une étudiante allemande !

— Le créateur de cette théorie est notre grand savant Hörbiger. Nous ne vivons pas à l'extérieur de la Terre, mais à l'intérieur. Le Soleil et les étoiles se trouvent enfermés dans une coque, comme un œuf. Le monde n'est pas convexe, il est concave.

Je récitai :

— Voilà pourquoi les chaussures usées rebiquent de manière à ce que les semelles décrivent une courbe convexe, alors que si nous marchions vraiment sur une boule, elles devraient logiquement être arquées dans l'autre sens.

Hitler approuva distraitement.

— Les Juifs et les francs-maçons détournent la Science à leur profit.

Il est temps que cela change !

Le vieil écrivain norvégien soupira :

— Il faudrait pouvoir soulever le plateau Scandinave de façon à ce que la Suède glisse à la mer !

Richard Strauss n'était pas de cet avis.

— Et les animaux, qu'en faites-vous ? Ils ne sont pourtant pas responsables du pays où ils habitent ! Mais ça vous est égal. Vous vous fichez des animaux ? Vieux salaud, va !

Hitler fronça les sourcils tandis que le Prix Nobel fondait en larmes.

— Suffit, Richard ! Pas de gros mots ! Votre sensibilité de musicien allemand vous emporte. Moi aussi, j'aime les animaux. Mais relisez Konrad Lorenz : lorsque la sélection naturelle est insuffisante, il faut faire confiance aux chefs pour mettre au point une sélection artificielle.

Richard Strauss lança un vigoureux « *Heil Hitler !* » que reprirent en chœur Arno et Knut. Mon mutisme ne passa pas inaperçu.

— Quand les hommes sont faibles, ils deviennent mauvais, rugit le chancelier du Reich. La bonté est le privilège des forts. Il faut conquérir la puissance avant de songer à la bonté. L'obéissance mène à la puissance, donc à la bonté.

Ainsi était Hitler : dépourvu de sens critique et d'humour. Cet artiste raté éprouvait à mon égard une admiration mêlée de jalousie. Il singea mes attitudes, ma façon de parler. Le reflet qu'il m'offrait me faisant horreur, je m'épuisais à changer sans cesse pour le décourager. Il comprit mon stratagème et se vengea par de sinistres mesquineries. Il m'invitait à m'asseoir sur un siège bancal et s'étranglait de rire lorsque je perdais l'équilibre. Il m'accusa de ne pas savoir dessiner, allant jusqu'à corriger lui-même la moustache du portrait qu'il m'avait commandé pour l'offrir à Eva Braun. Le comble fut atteint quand il me proposa un échange. Oui, il prétendit payer mon travail par l'une de ses abominables croûtes !

Au mépris du danger, je refusai catégoriquement. Ce fut un beau drame ! Hitler entra dans une colère démente. Il trépignait, bavait, poussait des gloussements d'animal. Je puis dire que je l'ai vu sans masque. Ce n'était pas beau !

Bref, comme tant d'autres, paraît-il, j'eus la vie sauve grâce à l'intervention personnelle de Drieu La Rochelle. À moins que ce ne fût celle d'Arno Breker, qui s'en est également vanté. Je ne sais pas. En tout cas, je dus m'enfuir d'Allemagne dans un wagon-lit et je poussai un formidable soupir de soulagement en passant la frontière française.

J'allai me remettre de toutes ces émotions en Espagne.

La guerre civile venait d'éclater mais, au moins, j'étais sûr d'y trouver le soleil.

Le grand hôtel de la Costa Brava, où j'avais réservé une suite, était aux trois quarts vide. J'aimais à déguster un anis en regardant la mer. L'océan est un paysage cinétique. Aussi loin que porte le regard, on ne distingue nul arbre, nulle maison. Les formes se font et se défont au rythme de la respiration. Tout n'est que mouvement, émotion. La mer est le lieu anti-baudelairien par excellence. Je réalisai sur place une suite d'aquarelles à l'eau de mer, en souvenir de Conrad. Le propriétaire me supplia de les exposer dans le bar. J'acceptai de lui faire ce plaisir.

Georges Bataille, qui buvait sec, en acheta plusieurs. Il était accompagné d'une femme très belle, un peu éméchée. Elle ne parvenait pas à trouver le chemin des toilettes. Je m'offris à la conduire mais, dans le couloir, la pauvre créature, prise de nausée, tacha ma veste d'alpaga, puis, malgré mes efforts pour la maintenir en équilibre sans trop me salir, glissa sur le sol, où, toute pudeur évanouie, elle se soulagea.

Je courus appeler Bataille à l'aide, mais il demeurait introuvable. On m'apprit qu'il se trouvait occupé à régler l'achat des aquarelles dans le bureau du propriétaire.

Par bonheur, un autre George vint à mon secours. Je veux parler de l'écrivain britannique Orwell. Le spectacle de cette femme en robe de cocktail, allongée, sans connaissance, dans ses déjections, avait de quoi faire reculer le plus brave.

— *Dirty little girl* ! s'exclama-t-il, simplement.

Puis il s'empara de la tête, moi des pieds, et nous transportâmes notre fardeau dans sa chambre qui portait le numéro 1984.

— On dirait une date, fis-je remarquer à Orwell.

— C'est juste. Comment sera le monde en 1984 ? Je n'ose l'imaginer.

— Vous avez tort, ce serait sans doute intéressant...

— Il faudrait que je me remette à écrire, soupira-t-il.

Il était de complexion délicate. Une simple tape amicale dans le dos l'expédiait au tapis. Il fuyait Hemingway comme la peste, car l'Américain avait la manie de distribuer de grandes claques sur les épaules de ses amis, pour affirmer sa virilité chancelante, à ce que prétendait Malraux.

Je décidai de guérir Hemingway de cette mauvaise habitude. Sous prétexte de lui montrer une curiosité touristique, je l'attirai jusqu'au clocher du village. Tandis qu'il était en train d'admirer le panorama, je mis sournement la cloche en branle. Celle-ci vint heurter sans douceur le crâne du romancier. Il mit plusieurs minutes à recouvrer ses esprits.

— Pour qui sonne le glas ? furent ses premières paroles.

— Pour vous, mon vieux. Plus fort on cogne sur un homme, mieux il résonne.

Il comprit la leçon et ne m'en garda pas rancune.

Nous fîmes ensemble de longues promenades en mer. Il pêchait tandis que je me livrais aux joies de l'aquarelle. Nous devînmes une paire d'amis, partageant fraternellement poissons et dollars.

Malheureusement, cette vie paisible ne dura guère. Le front se déplaçait vers nous à grande vitesse. Les réfugiés affluaient, envahissant l'hôtel, nous assourdissant de leurs pleurs et de leurs lamentations.

Après un séjour à Madrid, où mes travaux furent présentés au public, je pris congé de ce peuple espagnol dont les souffrances m'émouvaient au plus haut point. Lorca m'accompagna au train de cinq heures. Son cri, au moment du départ, est demeuré célèbre :

— Ah ! quelles terribles cinq heures du soir !

Pourtant, je n'allais pas bien loin, afin de ne pas rompre le lien fragile qui subsistait entre nous. Je m'installai à Biarritz d'où il m'était facile, grâce à la lecture des journaux, de suivre l'évolution du conflit. Quand je désirais obtenir un supplément d'informations, je téléphonais en PCV à Malraux qui était intarissable. C'est grâce à lui que j'obtins les premiers renseignements sur la malheureuse fin de Guernica, dont je fis un sévère portrait en pied, hallucinant de vérité.

En 1940, je me trouvais au Mexique. Malcolm Lowry m'ayant appris la présence de Trotski, je lui rendis visite. Il m'accueillit avec enthousiasme. Je fus ému de constater à quel point il se souvenait de moi.

— Cher monsieur Laurent, comment allez-vous ? s'enquit-il en m'offrant un verre de tequila.

— Très bien, répondis-je, et vous, cher ami ? Comment supportez-vous l'exil ? Les fonctions importantes que vous exerciez dans votre pays ne vous manquent-elles pas ?

Il haussa les épaules avec philosophie.

— Bah ! un homme actif trouve toujours à s'occuper ! Ainsi, tenez, je fais du jardinage. Je cultive mon jardin, comme le recommandait Mirbeau. J'ignorais qu'un malheureux carré de choux et quelques plants de salades exigeassent tant d'efforts ! Quand vous avez sonné à la porte, j'étais en train de piocher dans le jardin, eh bien, je suis déjà tout courbatu !

Je lui proposai de le relayer, il accepta sans se faire prier. Hélas ! il se produisit un affreux accident. En brandissant la pioche, son extrémité pointue fracassa le crâne du malheureux Bronstein venu se placer derrière moi. Je me penchai sur lui pour constater qu'il ne subsistait aucun espoir de le sauver. Le crâne était défoncé. Il rendit le dernier soupir dans mes bras, en murmurant :

— Vous êtes le plus grand artiste que j'ai rencontré... Promettez-moi de poursuivre votre œuvre...

Les larmes me brouillaient la vue. Je venais de tuer un homme – et quel homme ! Une horrible sensation de culpabilité m'étouffait. Heureusement, je me souvins juste à point du discours tenu par Freud à Vienne : « La culpabilité n'est qu'un fantasme. » Je retournai dans la maison pour me verser un verre de tequila. L'alcool me rendit ma lucidité. Que faire ? Aller me livrer à la police ? Mais comment allait-elle accueillir mon récit ? Il ne paraissait pas très vraisemblable. Si l'on me condamnait, comment pourrais-je tenir ma promesse à Trotski, celle de poursuivre une œuvre qu'il appréciait à sa juste valeur ?

Du dehors me parvenaient les échos bruyants d'une « fiesta » populaire. Les chansons, les cris de joie, les pétarades retentissaient sans discontinuer. Quelle marche funèbre pour le grand homme qui gisait à mes pieds, dans l'herbe rouge !

Je m'enfuis de cette maison maudite et quittai le Mexique pour toujours, abandonnant le terrain au timide Siqueiros.

C'est la première fois que je révèle ma responsabilité dans la fin tragique de Trotski. Je pensais mourir avec mon secret, mais la mort est lente à venir et ma langue, vieille femme bavarde, incontinent. À la lueur des faits, je crois que mon comportement plaide en ma faveur. Si j'ai tué cet homme que j'admirais, c'est par accident. D'autres ont commis les pires massacres et ils ont été absous. Ils se sont confessés dans des livres qui sont devenus des best-sellers. L'aveu d'un seul homicide fera-t-il monter le tirage de mes Mémoires ? Je le souhaite.

J'allai m'établir en Argentine, tandis que partout dans le monde la guerre faisait rage. Hitler, avec le concours de ses alliés italiens et japonais, mettait la planète à feu et à sang. La ronde macabre enserrait la terre comme un anneau de Saturne. La folie de quelques hommes provoquait la mort de millions d'autres. Bien que peu disposé à m'engager dans l'action politique, je me devais d'agir. En 1943, je lançai un appel solennel aux belligérants leur enjoignant de cesser le conflit. J'exigeai le départ des nazis, la démission d'Hitler et l'évacuation immédiate des territoires occupés par les différentes armées, pour revenir aux frontières de 1900, dans le calme et la sérénité de la Belle Époque. Cet appel ne fut pas entendu.

Je fis alors circuler une pétition pour que les artistes du monde entier, sans considération de frontière ou d'idéologie, fassent entendre la voix de la sagesse et de la raison. « Ouvrez les camps, cessez de torturer et de tuer ! Que les méchants cèdent la place aux bons ! L'Art est la plus noble des aspirations humaines, or l'Art a besoin de la Paix. Nous exigeons la Paix dans les délais les plus brefs. »

Malheureusement, ma pétition, pourtant rédigée en termes modérés, n'obtint pas le succès escompté. Seul Antonin Artaud accepta de signer, et encore il édulcora le texte. J'écrivis personnellement à tous les chefs d'État, sans obtenir de réponse.

Absorbé par la rédaction du *Silence de la mer*, je sortais peu. On peut même dire que mon isolement fut total pendant la durée de cette guerre. Je dus renoncer à la lecture des journaux car, l'âge aidant, je ne pouvais plus prendre suffisamment de recul. Ma tension montait dès les premières lignes et je sombrais dans le cafard. À quoi bon me dévouer pour le public s'il ne regarde pas dans la bonne direction. S'il est invisible. Que peut faire un artiste devant une salle vide ?

La réponse est simple. Répéter. Exécuter ses gammes en coulisse jusqu'à nouvel ordre, continuer à se perfectionner en attendant son heure.

Inlassablement, je recommençais le même tableau, avec une patience de Molly Bloom. Je reprenais dix fois, cent fois, le même

détail, j'ajoutais couche sur couche, je signalais sur chaque centimètre carré de surface. Le résultat de ce labeur obstiné, de cet acte de foi devrais-je dire, fut une œuvre absolument originale, d'une épaisseur extraordinaire et très lourde. Je l'avais intitulée *Sédiments* afin de la dégager du contexte anecdotique de la Seconde Guerre mondiale en lui conférant une portée plus vaste. Elle fut immédiatement achetée par le Musée d'art moderne de New York et changea, une fois de plus, le cours de la peinture contemporaine. On la reproduisit à des millions d'exemplaires et c'est, sans discussion possible, mon chef-d'œuvre. Le travail trouve toujours sa récompense.

Lorsque les jeunes viennent me voir, je leur donne *Sédiments* en exemple. « Voyez combien le travail est important. Il y a dans *Sédiments* deux pour cent de génie et quatre-vingt-dix-huit pour cent de travail. C'est une proportion qui fait encore la part trop belle au génie. Efforcez-vous de la ramener à un pour cent de génie pour quatre-vingt-dix-neuf pour cent de travail, ce ne sera déjà pas si mal. » Pourtant, bien peu profitent de la leçon. Ils craignent que je leur fournisse de fausses données, que je triche... Certains m'accusent de raconter n'importe quoi ! Comme si c'était possible ! Après une vie tout entière consacrée à la recherche de l'essentiel, je suis arrivé à la conviction suivante : l'essentiel se trouve partout en moi, il est dilué dans le moindre mot issu de ma bouche, dans le plus infime borborygme produit par mon estomac. Je ne possède pas la faculté du « n'importe quoi ». Il m'arrive parfois de le regretter.

Parlons-en, des jeunes !

Ils rêvent de célébrité, mais leur impatience est telle qu'ils se contentent du premier succès. La belle affaire ! Ce n'est pas comme ça que l'on devient célèbre. Il faut plus d'ambition. En vouloir toujours plus. Se battre pour la première place, même si l'on a facilement obtenu la seconde. Ils sont trop humbles, ils manquent de foi en eux.

« Regardez-vous dans une glace, suis-je obligé de leur répéter, et recherchez les imperfections de votre image. Ces imperfections sont votre affaire. Un travail acharné vous permettra d'en venir à bout. Mais l'image elle-même, vous la vendez au public, exigez-en le meilleur prix. Ne consentez aucun rabais, ne cédez pas au marchandage. Soyez patients. Les acheteurs se découragent ? Tant pis. Consolez-vous en travaillant, en retouchant sans cesse ce qui laisse à désirer. Un jour vous décrocherez le gros lot. Comme moi ! »

Les jeunes m'ont déçu. Ils meurent trop tôt. On n'a pas le temps de s'attacher à eux.

L'expérience peut-elle se transmettre ? Une vie peut-elle trouver son prolongement dans une autre ? Toute la question est là. Nous ne sommes que des segments de droite, notre seule possibilité de communication est ponctuelle.

Cette thèse amère, désenchantée, conséquence des cruelles années de guerre, m'amena à définir une nouvelle philosophie et, dans la foulée, une nouvelle esthétique : le « punctualisme ».

Le vieil homme, que l'on croyait desséché comme un arbre étouffé sous le lierre, retrouvait assez de sève pour donner son plus beau fruit. Certains avaient tenté de m'enterrer prématurément, d'autres affectaient de gémir sur mon déclin. Ils durent déchanter.

J'étais en pleine possession de mes moyens, je disposais de toutes mes facultés. Il fallait encore compter avec moi.

L'on s'étonne souvent de la longévité des peintres. L'âge atteint par Titien ou Tintoret fait de nombreux envieux chez les poètes. L'épanouissement tardif d'un Goya, d'un Frans Hals, d'un Monet est interdit au commun des mortels. Pour un Victor Hugo, combien de Cravan, de Frédérique ! Ce n'est pas, comme l'ont prétendu quelques fantaisistes, une conséquence du travail d'atelier ou grâce à la vertu miraculeuse de la peinture à l'huile. La clé de ce mystère, il faut la chercher dans le mécanisme du vieillissement. Pourquoi vieillit-on ? Pourquoi meurt-on ? Par manque de confiance en soi. Parce que l'on sous-estime ses propres possibilités. Les grands maîtres réussissent souvent à éviter cette bévue. Je m'efforce de suivre la même voie. Un vieillard qui croit en son génie est plus juvénile que ses cadets si ceux-ci remettent en cause le bien-fondé de leur vocation artistique.

Comment pourrais-je douter de l'Art, puisque l'Art c'est moi. Je lis encore beaucoup, malgré ma cataracte. Je reçois les Laffont, les Nielsen, parfois les Hachette. Je suis abonné à *Graphis* et au *Figaro*. J'achète *L'Humanité* depuis la disparition des *Lettres françaises*. Une constatation s'impose : les critiques actuels sont loin de valoir les vieux. Où sont les Apollinaire, les Fénéon, les Restany ? Il y a de quoi être ahuri par les sottises dont sont nourris les jeunes artistes. Ils développent, en conséquence, un sentiment de culpabilité si fort qu'ils deviennent incapables de libérer leur énergie créatrice. Ils cherchent à la dissoudre, par honte d'en bénéficier. On les voit renoncer avec une générosité insensée aux justes privilèges que confère une sensibilité fertile. Ils abandonnent l'Art pour le cinéma ou la politique, sans comprendre qu'ils se vendent au plus bas prix. Ils sont semblables à des rats qui abandonneraient sans raison un navire alors que celui-ci navigue en toute sécurité sur une mer d'huile. Pourquoi ? Parce que, la Morale reprenant le dessus, ils rougissent d'être hors de l'eau !

Pour ma part, tant que le pont sera solide sous mes pieds, tant que les vagues ne m'auront pas jeté par-dessus bord, je resterai au sec. C'est là que je suis le mieux, c'est là que je suis le plus utile à la communauté. Puisse le voyage durer longtemps, c'est mon vœu le plus cher.

Il montait d'Europe une odeur sucrée de cadavres en putréfaction. Combien de Mozart a-t-on assassinés depuis le début du XX^e siècle ? Si seulement le massacre s'était limité aux compositeurs de musique, le mal aurait été plus supportable. Mais comment évaluer avec précision les trésors disparus avec leurs créateurs potentiels ?

La guerre terminée, je pris l'avion pour Paris. J'avais en poche une lettre manuscrite du général de Gaulle qui, à cette époque, se servait encore du papier à lettre de la revue *Transition* abandonné dans sa maison de campagne par le propriétaire précédent, mon vieil ami Eugène Jolas. Il me félicitait pour mon attitude courageuse aux heures difficiles et me transmettait en post-scriptum le cordial souvenir d'André Malraux. Il précisait en outre que mon voyage et mon séjour seraient intégralement pris en charge par la République française. Picabia et André Breton se trouvaient également dans l'avion. Picabia, voyageant à ses frais, commanda pourtant une bouteille de champagne. Le surréaliste refusa de trinquer. J'étais si heureux de revenir en France que je ne m'en formalisai pas.

Picabia m'apprit à jouer au huit américain. Il s'agit d'un jeu de cartes très amusant. On distribue de deux à huit cartes au choix et on laisse un talon avec une carte découverte. Ensuite on se défause à tour de rôle d'une carte à condition que cette carte soit de la même couleur ou de la même valeur que celle du talon. On prend une carte, on jette une carte, et le premier qui a terminé a gagné. Si la dernière carte est un huit, on double. Il faut préciser que le huit permet de changer de couleur. Et le sept autorise à se débarrasser d'une carte supplémentaire. Ou de changer le sens du jeu lorsqu'on est plus de quatre, ce qui n'était pas le cas puisque le surréaliste ne voulait pas jouer, et que de toute façon nous n'aurions été que trois. Ah ! il y a aussi l'as, qui oblige le joueur suivant à ramasser deux cartes du talon sans en jeter. Je ne sais pas si je me suis bien fait comprendre ; le contraire serait dommage.

À l'atterrissage, au Bourget, j'avais une confortable avance. Picabia paya sans rechigner, et même il m'invita spontanément à venir lui rendre visite sur la Côte d'Azur. Les officiels m'attendaient au contrôle. Malraux prononça un discours d'une grande envolée lyrique auquel je répondis sobrement avec une pointe d'accent luxembourgeois. Nous réussîmes à semer les journalistes en grimpant dans la traction noire de Camus. Albert démarra si brutalement que Breton fut projeté hors de la voiture. Personnellement, je m'ouvris le

front sur le pare-brise.

— La vie est absurde ! s'écria Camus, impressionné, en lâchant le volant. On a beau faire attention, un accident est vite arrivé.

Je m'efforçais de sourire. Il s'arrêta peu après devant une pharmacie où je fus pansé par une jeune femme très belle, qui devait devenir la directrice d'un grand magazine d'actualité puis ministre. Elle était à l'époque la maîtresse de Saint-John Perse. Il m'est impossible de révéler son nom, bien que ce ne soit pas l'envie qui me manque. Je puis seulement dire que son nom commence par un S et qu'elle possède un grain de beauté sur le sein gauche.

Ce grain de beauté fut d'une importance capitale. J'avais été amené, par le ponctualisme, à une épuration trop intellectuelle de la forme. Mon interrogation passionnée avait abouti au point, le point étant fraction et synthèse du tout. Je frôlais la dématérialisation du signe. Le grain de beauté de M^{me} S. élimina le risque. Je revins par ce biais au thème majeur de mon œuvre : le nu féminin. Le signe se faisait chair, le point devenait grain, symbole double, à la fois mort et germination, promesse autant que regret.

Lévi-Strauss parle admirablement du « ponctualisme » dont la phase sensuelle fut l'épanouissement logique. Il préfaça d'ailleurs le catalogue de l'exposition qui eut lieu au Musée de l'Homme. Nous aimions à prendre le petit déjeuner ensemble, au rez-de-chaussée, pour nous raconter les derniers potins.

J'étais loin de me douter que mes grains de beauté allaient trouver dans le Minimal Art un écho amplifié, quoique très déformé.

Il est certes agréable d'obtenir la confiance des jeunes, de leur servir de guide. Pourtant, sur le moment, je m'en souciais comme d'une guigne. J'étais attiré par les grains de beauté, à cause du contraste harmonieux qui résultait de la couleur chocolat sur le crème de la peau. Et puis, je retrouvais les séances de pose, la fréquentation des modèles, le rituel du déshabillage derrière le paravent, l'éblouissement du nu, les frisottis de la toison, la roseur des muqueuses, le parfum des lingeries... Ah ! les femmes, les femmes, les femmes ! Et Louise de Vilmorin !

Il ne faudrait pas croire, cependant, que je demeurais cloîtré dans mon atelier de la rue du Four. Ce n'est pas mon genre. Je sortais beaucoup, je parlais énormément et je trouvais quand même le temps d'aller à l'Hôtel de Ville pour recevoir le grade d'officier de la Légion d'honneur.

Autant en emporte le vent. J'ai bien servi toutes les causes, dans toutes les disciplines. J'ai exploré le monde fabuleux des noms propres sans jamais tenter d'en tirer un profit personnel. Le Petit Larousse en deux volumes m'en récompensa en m'accueillant dans ses colonnes. Le

vieil homme qui écrit ces lignes n'est pas riche. Les impôts lui ont tout pris. Et les miettes qui restaient, il les a distribuées lui-même à ceux qui ont su trouver le chemin de son cœur. C'est-à-dire tout le monde. On prétend que je possède des comptes en banque bien remplis en Suisse. Plaisanterie ! J'ai à peine de quoi m'offrir les cigares cubains dont je raffole. Si le gouvernement ne prend pas des mesures particulières à mon égard, dans les plus brefs délais, je ferai cadeau de ma collection de trésors artistiques au Luxembourg. Ce sera bien.

Le moment est venu de parler de cette pénible affaire de faux tableaux. Elle a fait couler beaucoup d'encre et dire trop de sottises. Certes Van Meegeren possédait un certain génie d'imitation et il réussissait assez bien dans les Vermeer, mais les faux qu'il réalisa de mes œuvres étaient beaucoup moins convaincants. Les collectionneurs qu'il abusa furent, comme Goering, surtout victimes de leur ignorance. En tout cas, ces faux ne dépassèrent par la demi-douzaine. Ils provoquèrent pourtant une panique si vive que l'on se mit à suspecter la totalité de mon œuvre. Quelle vie ! Le téléphone n'arrêtait pas de sonner et il y avait, devant ma porte, un défilé permanent de candidats au certificat d'authenticité. Je profitai de l'occasion pour refuser la paternité d'œuvres dont je n'étais pas pleinement satisfait. Je fus, bien malgré moi, le responsable de déchirantes scènes de désespoir. Une malheureuse jeune femme avala sous mes yeux le contenu de trois tubes de gardénal et plusieurs collectionneurs inconsolables perdirent la raison. Quelle est ma part de responsabilité dans le suicide de Marilyn Monroe ? Le remords n'a pas cessé de me ronger. Ces incidents m'impressionnèrent désagréablement. La peinture à l'huile m'étant momentanément devenue odieuse, je partis m'installer à Vallauris pour découvrir les joies de la poterie. Je décorai des centaines d'assiettes, de vases, de pots. Picasso vint me rejoindre et, à sa demande, je lui enseignai les rudiments du métier. Il exécuta sous ma direction un service à thé à peine bancal. Nous passâmes ensuite à la sculpture, puis à la tapisserie, au dessin humoristique et au mouvement de la paix.

Mais je me lassai vite de ces jeux puérils. Je revins à Paris où, après avoir inventé le collage, j'inaugurai le découpage.

Tous les jours, je voyais Sartre. Je lui fis découvrir le Flore. Habitué des Deux-Magots, il n'avait jamais osé franchir la rue Saint-Benoît. Je réussis à le convaincre d'effectuer la traversée à mon bras. Il était terrorisé par les voitures automobiles et s'accrochait à moi avec l'énergie d'un naufragé. Enfin nous atteignîmes sains et saufs le trottoir opposé et nous pénétrâmes dans le Flore. Souvenir historique ! Sartre prit place sur la banquette et commanda un café en pot. Il tremblait.

— Jamais plus... Jamais plus..., balbutia-t-il.

— Jamais plus quoi ? demandai-je, intrigué.

— Je ne retraverserai plus jamais cette infernale rue Saint-Benoît !
Je le jure !

Effectivement, il prit ses quartiers au Flore et se fit bientôt des camarades parmi les jeunes consommateurs. Le trompettiste Boris Vian, Jacques Prévert, son parolier, trinquèrent avec lui sans façon. Il prit de l'assurance, changea de style. En l'espace de quelques mois, il parvint à une étonnante maturité d'esprit. Mais, le soir, nous devions quand même lui servir d'escorte jusqu'au Tabou. Il dansait des nuits entières avec Joséphine Baker, ou Piaf, sous l'œil goguenard de Boris. L'atmosphère enfumée des caves me faisait tousser. Tandis que les jeunes s'amusaient, j'allais prendre l'air au bord de la Seine, à deux pas de l'hôtel de la Monnaie, infiniment plus à mon goût que le bâtiment de l'Institut.

L'Académie française ne m'a jamais tenté. Combien de fois ne m'a-t-on sondé – avec quelle délicatesse ! – pour savoir si j'accepterais de poser ma candidature, le cas échéant, lorsqu'une bonne place se trouverait disponible... Eh bien, j'ai toujours dit non. Franchement, sans équivoque possible, je suis contre. L'Académie française crée un fossé entre les générations. Je ne tiens pas à perdre l'audience des jeunes. Et puis quels sont les avantages, pour un artiste ? Nuls. Pour un écrivain, je ne dis pas. Les livres sont de maigre rapport. Un homme de lettres ne peut se permettre de dédaigner une tournée de conférences bien rétribuée ou une petite « pige » dans *Le Figaro*. J'ai connu des « immortels » pour lesquels la Coupole n'était qu'un moyen d'échapper à la solitude grâce aux séances du dictionnaire. Je ne saurais leur en tenir grief. Mais il n'y a pas de quoi pavoiser ! Au prix où sont payés les jetons de présence, je préfère les cocktails ! Les revenus dont dispose un vieil artiste devraient, en principe, le préserver de l'hospice, même lorsqu'il s'agit d'un établissement aussi prestigieux que l'Institut de France. Je n'apprends jamais sans serrement de cœur qu'un malheureux camarade en est réduit à cette extrémité. Chirico et combien d'autres ? Coupable insouciance ! L'argent leur brûlait les doigts, ils l'ont semé aux quatre vents sans songer au troisième âge. Moi, je ne suis pas riche, je l'ai déjà dit, mais un petit dessin me permet de vivre un mois. Sans me priver. J'accorde une extrême attention à ma cote. Plutôt mourir que la voir baisser d'un point. On dira ce qu'on voudra, ce sont les jeunes qui assurent la stabilité d'une cote. Pas l'Académie.

Pour me taquiner, Boris Vian assurait que je finirais banquier comme mon père. Je ne m'en formalisais pas car c'était un gentil garçon sous son aspect de pataphysicien rigide. Il lui arrivait cependant d'avoir la dent dure. Je l'ai entendu traiter Jünger d'emmerdeur, mais c'était pour rire. On ne pouvait lui tenir rigueur de

ses écarts de langage, car ils lui servaient essentiellement à dissimuler une sensibilité d'écorché vif. Lorsque je lui confiai un curieux roman que je venais d'écrire pour me distraire, et sur la publication duquel je m'interrogeais, il me conseilla d'adopter un pseudonyme.

— Du talent, mais trop d'audace ! Trop fort ! On vous assassinera ! Votre cote va baisser !

Boris était de bon conseil, malgré ses défauts.

— Un pseudonyme ? Soit. Mais les éditeurs résisteront-ils à l'envie de révéler mon identité ?

Il me conseilla de m'adresser à Jean Paulhan pour lequel je n'étais certes pas un inconnu. Boris me vanta la sûreté de son jugement en matière de littérature, car j'éprouvais une certaine méfiance à l'égard de cet apologiste de Braque.

— Remettez-lui mon manuscrit. Puisque le destin d'*Histoire d'O* est dans les mains de Paulhan, mon pseudonyme sera Pauline Réage.

— Pourquoi Réage ? s'enquit Vian.

Je lui fournis aussitôt l'explication qu'il réclamait. Il la trouva fort ingénieuse. Malheureusement, il m'est impossible de m'en souvenir. J'ai beau tourner et retourner ces cinq lettres dans tous les sens, j'ai égaré la solution ! Toujours est-il que Pauvert publia le roman dont la réussite fut éblouissante. Jaloux, Jean Genet répandit la rumeur selon laquelle le livre aurait été écrit par une femme. Pauvert, malin comme un singe, s'empessa de la corroborer. Si bien que ma cote ne fut pas affectée.

Si l'on excepte ma collaboration anonyme avec Anatole France, *Le Silence de la mer* et *Histoire d'O* furent mes seules incursions dans le domaine du romanesque. La seconde surtout reste chère à mon cœur, car elle constitue un dernier hommage rendu à ma mère, disparue avec Marcel Cerdan et Ginette Neveu dans la catastrophe aérienne de la ligne Paris-New York. Étant aveugle, la vieille dame ne s'est sans doute pas vue mourir, c'est mon unique consolation.

Durement touché par cette perte, j'avais, comme Bataille, tenté de combattre Thanatos par Éros. Après m'avoir donné la vie, ma mère morte allait-elle m'accoucher dans le sens contraire ? La rédaction d'*Histoire d'O* me permit de réagir. La fortune gagnée grâce aux droits d'auteur favorisa ma guérison.

Le fils d'Edmond, mon vieil ami Jean Rostand, auquel j'allai quand même demander une auscultation – on ignore généralement ses talents de généraliste –, me trouva solide comme un jeune homme.

— Tu nous enterreras tous ! plaisanta-t-il.

Puis, comme je lui faisais part de mes angoisses, il me confia un petit truc de son invention.

— C'est bien simple, dès qu'il te vient des idées noires, tu n'as qu'à

répéter le plus rapidement possible « trente-trois crapauds gris dans trente-trois trous creux ! » Mais attention à la manière dont tu articules ! Il ne faut pas te tromper ! Tu verras, c'est souverain.

Le spécialiste des grenouilles disait la vérité. J'ai souvent recours à son stratagème lorsque je ne parviens pas à trouver le sommeil et que repasse devant mes yeux le visage de mes chers disparus.

Malheureux amis à jamais collés sur le papier tue-mouches du siècle ! La bande se déroule interminablement pendant mes nuits d'insomnie. Gus Bofa, Mac Orlan, Pascin, Carco, Utrillo, vous figurez les notes d'une longue marche funèbre. Et encore, il ne faudrait pas croire que j'ai cité tous les gens que j'ai connus ! J'en ai sauté beaucoup ! Lorsque j'ouvre au hasard un vieux carnet d'adresses, aux E par exemple, je trouve parmi d'autres : Einstein, Eisenhower, Eisenstein, T. S. Eliot, Éluard, Enesco, etc. Je ne m'y retrouve plus. Il faudrait ranger mes papiers, une bonne fois, mais je n'en ai ni le courage ni le temps. Il me reste encore tant de choses à faire ! Je n'ai jamais exposé en Iran par exemple. Pourtant, j'en meurs d'envie ! Ça ne s'est pas trouvé, voilà tout. Je me suis également assigné de renouveler le genre de la nature morte. L'été où fut inaugurée la fondation Maeght, j'ai découvert, en déjeunant à la Colombe-d'Or, que, le pain excepté, les natures mortes sont exclusivement consacrées à des crudités. Fleurs, fruits, légumes, etc. Du gibier, de la viande, des huîtres, des poissons, ce que l'on voudra, mais crus. Je pense que la désaffection du public pour la nature morte n'a pas d'autre cause. Il convient de se mettre à la place du public. Il est constamment plus raffiné, plus cultivé... Il est passé du cru au cuit, comme dirait Lévi-Strauss. Il préfère le mijoté. Je peux sauver la nature morte en relevant son niveau gastronomique. Le tableau n'est pas moins beau parce que la fille est jolie, n'est-ce pas ? Alors pourquoi faire la fine bouche devant une nature morte ? Un confit de canard aux truffes est plus agréable à regarder qu'une botte de carottes et deux citrons, fussent-ils peints par Chardin en personne ! Ce n'est pas lui qui me contredira. Nom de Dieu ! Il faut peindre du cuit, parce que la peinture est un art sensuel et que les sens ont besoin de chaleur.

Avec Juan Gris, j'ai longuement débattu la question chez Point. Nous y avons dégusté un repas de rêve à l'occasion de mon anniversaire. Nous confrontions nos goûts en matière de peinture, en sirotant un verre de vieux bas-armagnac, lorsqu'il me fit cette remarque : « La peinture sera toujours froide. » Une discussion assez vive s'éleva entre lui et le sculpteur Brancusi...

Je crois que Walter Gropius était également présent. Pourtant, lorsque je songe à ce déjeuner aux Trois-Gros, j'ai confusément l'impression que nous n'étions que deux...

Je revois parfaitement la scène. Je tournais le dos à la fenêtre, et

Gropius me faisait face. Il avait des lunettes bleues... Et pourtant c'est bien Juan Gris qui glapissait « La pintura, elle est froide, madre de Dios ! » Je ne comprends plus.

J'ai été à l'enterrement de Juan Gris en 1927. J'en revins en compagnie de Brancusi. Nous avons été dîner avec Giacometti. À la Closerie. L'un d'eux est mort l'année dernière, je crois, et sa disparition m'a navré. Ce sont toujours les meilleurs qui partent les premiers, les autres sont les plus malheureux, surtout lorsque les héritiers ne s'entendent pas, comme ce fut le cas pour Picasso.

Juan Gris, rencontré en 1923 à Paris sur le trottoir de la rue de Rivoli, près de Tartine, paraissait bien soucieux. Comme je lui demandai ce qui le chagrinait, il me révéla qu'il devait se rendre au Bauhaus, à Weimar, pour enseigner les contrastes aux jeunes.

— Excellente nouvelle, m'écriai-je, l'enseignement conserve la jeunesse et accuse les contrastes !

Il ne me contredit pas.

— Fernand Léger brigua le poste. Il m'a promis une correction si je prenais sa place.

— Il sera déçu, voilà tout...

— Léger me fait peur.

Malheureux Gris, obnubilé par la menace de Léger ! Il renonça au Bauhaus. « Les couleurs de Léger sont légères », prétendait Apollinaire. Mais ses poings l'étaient moins. Son caractère s'adoucit pourtant, grâce à l'influence bénéfique de Natalia Gontcharova. Voici dans quelles circonstances il fit sa connaissance. Elsa Triolet avait demandé à Éluard et Aragon de l'accompagner au Bal des Quat'z Arts. Aragon, peu amateur de réjouissances, me proposa de le remplacer. Sous le déguisement qu'il avait choisi – un costume complet de Victor Hugo, avec masque –, la supercherie passerait inaperçue. J'acceptai malgré le contact désagréable de la fausse barbe. Éluard avait choisi de prendre l'aspect d'une jarre et Elsa s'était métamorphosée en Irène. Quelle ne fut pas notre surprise à tous trois en découvrant, plus tard, à la Closerie des Lilas pendant le souper, que la jarre contenait Léger et qu'Irène était Natalia. Les trois compères avaient eu la même idée !

On prête souvent à Léger une phrase sur la beauté des canons. En fait, elle est de moi. Nous comparions la guerre de 14-18 à celle de 39-40. Il venait de m'expliquer le système du fusil Lebel et, comme j'exprimai mon admiration pour ces merveilleux outils d'acier, beaux comme des sculptures, il me traita de militariste. Sans Barbusse, la situation eût été critique. Mais Barbusse, ou Giono je ne sais plus, installé à une table voisine, intervint pour prendre ma défense. L'œuvre de Barbusse – ou était-ce Giono ? – ne pouvant passer pour militariste, il reconnut ma pureté d'intention. Léger me présenta ses

excuses et m'offrit son trousseau de clés en signe de réconciliation. Il les choisissait avec un soin tout particulier, car il aimait à les peindre et en possédait de rarissimes. Celles qu'il me donna sont superbes. Elles constituent l'un des plus admirables Léger de ma collection.

— Te souviens-tu de Pompon ? me demanda, peu avant sa mort, Remy de Gourmont tandis que nous étions occupés à vider une bouteille de pastis au Rosebud.

— Comme si c'était hier ! Nous sommes allés visiter son atelier avec Robert Desnos, qui a même composé un poème sur son pélican.

Nous le récitâmes en chœur : « Le capitaine Jonathan étant âgé de dix-huit ans capture un jour un pélican dans une île d'Extrême-Orient. »

Étrange propriété de la mémoire ! À mesure que j'avance en âge, les anciens détails me reviennent, alors que je suis incapable de retenir des faits datant de la semaine dernière. La première explication qui surgit à mon esprit tient à la célébrité de mes fréquentations passées. Il est aisé de se souvenir d'un Ravel, d'un Morgenstern, d'un Bergson. Tandis que les jeunes ont tous le même visage. Jadis, je ne rencontrais que des noms glorieux. Mais ils s'éteignent un à un, sans être remplacés. J'appartiens à une génération où les individus n'étaient pas encore interchangeables. Lorsque l'un d'entre nous s'en va, il reste une place vide. Alors à quoi bon m'encombrer la mémoire avec des noms de jeunes gens, dont l'un, peut-être, sera célèbre, après ma mort. Et encore, ça n'est pas certain. On ne se souvient pas de l'avenir ! Il ne faut pas renverser les rôles : qu'ils se souviennent de moi, voilà qui est logique. Cela présente moins de difficultés pour eux que pour moi. S'ils n'ont pas de mémoire, ils n'ont qu'à prendre des notes. S'imaginent-ils que j'ai procédé autrement ?

Attention, je ne leur assigne pas de se transformer en reporters. La presse offre peu d'intérêt aux yeux d'un véritable artiste. Mais le journal intime de Léautaud, ce n'est pas *France-Soir* ! Devenus vieux, en rédigeant leurs Mémoires, ils seront bien contents de retrouver avec exactitude quels gens célèbres ils ont approchés, à quelle date et ce qu'ils ont déclaré. Il fait bon mourir en sachant qu'on n'est pas passé à côté de tout !

Je me suis toujours passionné tout seul, sans éprouver la nécessité d'un spectacle extérieur. Le monde est banal, l'artiste exceptionnel. Le choix est vite fait. Bien sûr, j'ai été triste en apprenant la mort de ma femme, là-bas, en Autriche. Je ne suis pas un monstre. Mais sa fin ne m'a pas captivé. J'aurais été incapable de bâtir une œuvre sur elle. Sa personnalité ne s'y prêtait pas. Et puis le monde passe, je demeure, disait Apollinaire. Survivre est parfois plus difficile qu'on ne l'imagine.

En revenant de chez Huysmans, en mai 68, j'ai voulu reprendre

mon ancien itinéraire à travers Paris. Quel changement ! Quelle nostalgie.

Je suis entré à la Coupole, en baissant la tête pour éviter d'être reconnu. Peine perdue ! Un garçon s'est précipité sur moi avec une servilité répugnante. Il m'a conduit vers une table située dans le « carré magique » (ainsi appelions-nous familièrement la partie de la salle jouxtant le vestiaire et les cuisines).

— Ici vous serez bien, Maître, vous pourrez voir sans être vu !

Je reçus ce « Maître » comme une insulte ! La manière aussi qu'il avait eue de prendre mon manteau avec une infinie délicatesse, comme si je risquais de me casser, provoqua mon indignation.

— Appelez-moi le maître d'hôtel, dis-je.

— Oui, Maître. Tout de suite, Maître.

Je dus faire un effort pour me contenir. Lorsque le maître d'hôtel fut en face de moi, je ne lui mâchai pas ma façon de penser :

— Je suis un des plus vieux clients de cet établissement. J'ai le droit de ne pas être humilié par un morveux en veste blanche ! J'ai quatre-vingt-deux ans, mais je ne suis pas un vieux con, vous entendez ? Je tiens à ce que l'on me respecte ! Je ne suis pas un vieillard gâteux. Je ne veux plus être appelé « Maître ».

Il hocha la tête sans rien dire. Ses yeux ne m'étaient pas inconnus. Un cri m'échappa soudain :

— Frantz ! C'est toi ?

— Non, monsieur. Je me nomme Francis.

— Allons, allons, je te reconnais parfaitement. Tu es toujours fâché à cause de Roselle et Flora ?

Il demeurait au garde-à-vous, mâchoires serrées. Je ne me souvenais pas qu'il fût rancunier.

— Après tant d'années, mon petit Frantz, tu ne vas pas me faire la tête... Oui, je sais ce que tu me reproches. J'ai oublié de t'inviter à mon vernissage, c'est vrai... Je te présente mes excuses ! Là, tu es content.

Pas de réponse. Le bougre commençait à m'échauffer les oreilles.

— Vas-tu te décider à parler, ou je fais un scandale et je te fais perdre ta place ?

Sa pomme d'Adam frémit, puis il articula avec difficulté :

— Je... Je vous ai pardonné... monsieur.

— Mais, tête de bois, cesse de m'appeler monsieur ! Je suis Roland ! Tu te souviens du petit marmiton de l'hôtel du Luxembourg ? Tu te souviens de Montmartre ? Et Cocteau ?

Il l'admit, mais avec quelle réticence ! Finalement, la fatigue me prit, et je crois bien que je m'endormis à ma table. Je me réveillai

dans un taxi entre Picasso et Willy.

— Où allons-nous ? demandai-je à Picasso. Je te préviens que je suis en pleine forme, je ne veux pas rentrer à la maison !

— Nous non plus, me rassura le Catalan. Willy est invité chez Jules. Il avait sa première, ce soir.

Mes yeux s'ouvrirent pour de bon.

— La première de Jules ? Ce soir ? Son *Poil de carotte* ?

J'avais complètement oublié !

Il ne s'agissait pas d'un pieux mensonge. La visite chez Huysmans m'avait ôté le rendez-vous de la tête. Heureusement Jules Renard, pourtant très susceptible, daigna passer l'éponge. Nous rentrâmes par la rue Lepic, au petit matin, en réveillant les bourgeois de nos chants irrévérencieux. Le lendemain, j'eus une migraine épouvantable, mais je ne songeais pas à m'en plaindre. Ce fut une admirable soirée.

Colette a laissé une déplaisante image de Willy. Sans chercher à briser le mur de sa vie privée, je pense qu'elle a été au moins partiale, sinon injuste. C'était un être gracieux, totalement dépourvu de méchanceté. On pouvait le trouver superficiel, bien sûr, mais qui peut se vanter de ne l'être point ?

En 1965, ma production se raréfia. Je me préoccupais bien sûr de maintenir ma cote, mais j'éprouvais par-dessus tout une soif de vie mondaine, à laquelle je m'abandonnai. Passé un certain âge, on retrouve ses habitudes de jeunesse. La sagesse ne va pas automatiquement de pair avec les ans. Et c'est très bien.

L'année suivante, je reçus à la Biennale de Venise un accueil triomphal. Dix salles m'étaient consacrées. Les exposants de plusieurs sections décrochèrent leurs œuvres des cimaises, en mon honneur. Je fus heureusement surpris de découvrir parmi eux des personnalités aussi attachantes que celles d'André Varolle, Lichtenberg ou Oldedimbourg. Bien sûr, ils ont subi de nombreuses influences, ils ont du mal à s'en débarrasser. Quoi de plus naturel ? L'œuvre magistrale de leurs grands aînés pèse sur leurs épaules.

Le plagiaire ne provoque pas mon mépris, à condition qu'il respecte son modèle. Il fait montre d'une humilité assez admirable ! Loin de desservir son maître, il le grandit. Les suiveurs de Duchamp sont les véritables artisans de sa gloire posthume. Si les miens m'ont hissé sur le piédestal de la postérité, Picasso n'a pas eu cette chance avec Pignon. Je tiens à saluer paternellement tous les anonymes, les sans-grades, les obstinés ouvriers du remake dont je suis le débiteur reconnaissant. Merci du fond du cœur à tous, vous prolongez ma jeunesse.

Place Saint-Marc, j'aperçus Matisse en train de bayer aux corneilles selon son habitude. Je m'approchai à pas de loup et, l'aveuglant des

deux mains, lui posai la question rituelle :

— Coucou ! Qui est là ?

Il donna sa langue au chat, en italien, et je m'amusai énormément de l'épouvante qui se lisait sur sa figure quand je lui permis enfin de me reconnaître. Un différend nous avait, en effet, tenus éloignés pendant une soixantaine d'années.

— Voyons, Henri, le sermonnai-je, conduisons-nous en adultes ! Faisons enfin la paix !

Je réussis à l'entraîner jusqu'au Harry's Bar pour boire le verre de la réconciliation. Après un tour d'horizon de la Biennale, nous découvrîmes que nous avions des vues identiques sur un grand nombre de problèmes, et nous décidâmes de fonder une nouvelle école : ainsi naquit le cubisme.

Plus tard seulement, Picasso rejoignit notre groupe tout en conservant son tempérament original, puis Léger, Delaunay et les autres. Ainsi débuta l'une des plus singulières aventures de l'ère contemporaine.

Le cubisme a fait couler trop d'encre pour qu'il me soit nécessaire de rappeler ses grands principes directeurs. Mais je ne crois pas inutile d'insister sur les raisons amicales de sa création. On a trop tendance à oublier l'aspect chaleureux du mouvement, qualifié, à tort, de cérébral.

Pierre Reverdy fut sans doute le seul poète cubiste. Il écrivait n'importe où sur n'importe quoi avec un stylo à plume rentrante qui fuyait. Sa veste était continuellement tachée d'encre bleue à la place du cœur. Un grand poète !

Entre deux réunions, chez Tartine, rue de Rivoli, nous allions à la Défense où le Paris de l'avenir surgissait de terre. La beauté de ces grands chantiers sous la lune enchantait Bernanos. Il lui arrivait souvent de s'endormir contre une palissade, un brin d'herbe entre les dents. Mais il détestait être surpris, car il craignait de parler en dormant. Pour le taquiner, François Mauriac lui faisait croire qu'il avait blasphémé pendant son sommeil. Nous assistions alors à de belles empoignades au cours desquelles le langage restait cependant d'une correction irréprochable.

Julien Torma était locataire d'un petit pavillon situé près de la voie de chemin de fer. Je ne manquais jamais de faire un crochet pour lui rendre visite. Il m'accueillait par une insulte ou une exclamation de joie selon son humeur. Celui qui disait : « Ils deviennent fous mais ils restent cons » s'entendait mal avec ses voisins. Ceux-ci lui reprochaient de se promener tout nu devant ses fenêtres ouvertes. Il régnaient autour du pavillon un climat de haine très pittoresque.

Julien Torma devait finir bien tristement, de la manière que l'on

sait. Je fus parmi les rares fidèles à suivre l'enterrement, entre Queneau et Boris Vian. On lisait sur l'une des maigres couronnes accrochées à l'arrière du corbillard : « Bon débarras. Les voisins. » Mais ce que nous avons pu rigoler lorsque, le corps du pauvre Julien à peine descendu dans la tombe, retentit le tintamarre d'un réveil-matin ! Je crois que Queneau a raconté la chose quelque part, ou Marcel Aymé, mais sans nommer l'auteur de cette macabre plaisanterie. Votre serviteur, comme de bien entendu ! Nous savions rire, alors ! Bien mieux que les jeunes. Aujourd'hui les gens s'imaginent que nous travaillions dans le recueillement, comme des moines. C'est complètement faux ! Nous n'arrêtons pas de faire des plaisanteries, des farces, nous inventions des jeux... Ah ! la vie n'était pas maussade en ce temps-là !

Le petit Albers a fait plus d'un tour pendable ! Oui, Albers, celui des carrés ! Il n'était pas aussi austère qu'on se l'imagine en regardant son œuvre ! D'ailleurs ses fameux carrés eux-mêmes ne furent qu'une vaste blague, destinée à faire enrager Maurice Barrès qui prit effectivement très mal la chose. Le facétieux Albers avait disposé l'une de ses grandes compositions géométriques lourdement encadrée au-dessus de la porte entrouverte, puis il avait appelé Barrès qui était en train de corriger les épreuves de *La Colline inspirée* dans la pièce voisine. Dès que l'écrivain poussa la porte, il reçut les carrés d'Albers sur la tête. Albers se tordait de rire. Voilà quel genre d'homme c'était. Voilà comment nous étions.

Même Petiot savait rire !

J'ai eu l'occasion de voyager en sa compagnie, un dimanche soir, en revenant de Juvisy. Naturellement, j'ignorais tout de lui. Installés face à face, nous avons lié conversation. Comme Landru, il connaissait par cœur le répertoire de l'Opéra. Le wagon étant désert, je lui donnai la réplique. Nous chantâmes *Paillasse* à gorge déployée pour surmonter le tintamarre du train. Mais à l'arrêt de Villeneuve, ayant négligé de baisser la voix, notre duo fit résonner toute la station. Le fou rire ne nous quitta plus jusqu'à Paris.

On imagine ma stupéfaction en découvrant par les journaux la personnalité de mon compagnon de voyage !

Lors du procès, je réussis à pénétrer dans la salle d'audience. Le visage du prétendu monstre que l'on jugeait ne portait aucun stigmate de perversité ou de cruauté. Non, les yeux qui ont croisé les miens étaient aussi candides que ceux d'un enfant ou d'un artiste. En me reconnaissant, le docteur Petiot esquissa un geste qui signifiait : « Vous m'avez connu dans de meilleures circonstances, mais voilà où j'en suis à présent. » Je lui répondis par une mimique l'incitant à conserver sa bonne humeur. Son visage s'éclaira jusqu'à la lecture du verdict. On condamna Petiot, sans parvenir à me convaincre de sa

culpabilité.

J'entrepris une campagne dénonçant l'abominable erreur judiciaire qui était commise. Je multipliai les démarches auprès de personnalités éminentes. Sans grand résultat. J'obtins les signatures de Céline, Le Vigan, Thierry Maulnier, mais ces grands cœurs ne pesaient pas assez lourd pour retenir le bras de l'injustice. Petiot fut exécuté.

Cette pénible affaire renforça ma misanthropie. Elle fit que je cessai de m'occuper des affaires publiques pour me consacrer exclusivement aux miennes. L'altruisme fait perdre du temps. Je ne peux plus me permettre ce luxe. Je suis un vieil homme, chaque minute compte. Je dois tirer le maximum des années qui me restent à vivre. Voilà pourquoi j'ai modifié ma technique afin de réduire autant que possible le travail d'atelier. La méthode que j'ai mise au point permet de réaliser une cinquantaine de grands formats dans l'espace d'une matinée, à l'aide d'un personnel réduit au strict nécessaire. Deux assistants et six ouvriers suffisent à la tâche. Un simple croquis, tracé du bout du doigt, fournit souvent l'élément qu'ils exploiteront pendant une saison, à condition que j'en indique toutes les possibilités. Lorsqu'une série est terminée, je choisis les œuvres les plus abouties que je ne laisse à personne d'autre le soin de signer. Ces œuvres, emballées avec précaution, sont aussitôt expédiées aux quatre coins du monde, à destination du musée de Pasadena, du Stedelijk d'Amsterdam, du Kunsthhaus de Zurich. Elles vont renforcer le prestige de la collection Powers à Londres ou celui, défaillant, de la collection Gulbenkian. Du même coup, la France, ma patrie d'adoption, bénéficie d'un appréciable apport de devises. Les travaux non retenus, eux, sont dirigés vers les ateliers de gravures, où ils deviennent, selon le cas, sérigraphies ou lithographies numérotées et signées par l'artiste. Rien n'est perdu, rien n'est jeté. Je signe tout moi-même, ce qui constitue la meilleure garantie. Il ne faut pas se tromper sur la signature car il existe de nombreux faux pour lesquels je décline toute responsabilité.

Vers le début des années 1970, je fus amené à créer un nouveau mouvement. D'une rencontre avec Ezra Pound et Pevsner jaillit le cubisme. Notre intention était de poursuivre, en les développant, les recherches informelles de Turner. Les problèmes de la lumière doivent être posés en termes différents si nous voulons véritablement entrer dans le XX^e siècle. Il serait grand temps. Grâce au cubisme, nous donnions le coup de grâce au bon goût bourgeois et nous établissions une plate-forme d'importance capitale pour nos successeurs. Picasso, de son côté, avait rapporté de curieux paysages de Céret, dont la conception n'était guère éloignée de la nôtre...

Apollinaire et Tristan Tzara se joignirent à nous. Une étroite collaboration entre les membres du groupe allait permettre l'éclosion de nombreux chefs-d'œuvre d'une facture complètement inédite

jusqu'à la scission du « grand jeu » et l'éclatement dû aux divergences politiques.

Maman n'aime pas que je rentre tard, que je voie du monde. Elle s'inquiète pour ma santé, à juste raison, malheureusement. Je souffre d'hypertension, d'hypercholestérolémie, sans être pour autant à l'abri de violentes attaques de goutte. Je dois respecter le régime imposé par mon ami et admirateur Gayelord Hauser. Sinon, adieu la vie, adieu l'amour ! Maman préfère que je reste à la maison parce qu'elle peut mieux contrôler mes menus, alors elle est moins inquiète. Quand je suis dehors, elle se fait un mauvais sang d'encre. Pourtant je suis raisonnable. Je ne fais pas de folie, excepté un petit verre de gnôle de temps à autre.

Maman n'aime pas non plus que je sorte avec les femmes qu'elle ne connaît pas. Elle me trouve trop confiant, trop sensible. Elle voudrait m'éviter de mauvaises expériences, ce qui est bien compréhensible de la part d'une mère. Mais je n'ai plus cinq ans ! Je suis capable de mener tout seul ma barque : si elle venait à heurter un écueil, je sais nager ; je n'en mourrais pas.

Le général de Gaulle et André Malraux étant, par bonheur, au pouvoir, ils résolurent de donner un éclat tout particulier à mon quatre-vingt-dixième anniversaire. Une immense rétrospective de mon œuvre fut présentée au Grand Palais, à Paris, tandis que les dessins et gravures étaient exposés à la Bibliothèque nationale. Mais le jour du vernissage au Grand Palais, quel malheur ! je me brisai le col du fémur en sortant du taxi. De mon lit d'hôpital, il me fut quand même permis, douce consolation pour un impotent, d'assister à la retransmission télévisée du discours d'André Malraux. Avec quelle perspicacité il analysa le chemin parcouru ! Je pouvais voir blêmir Chagall, en créneau entre Aragon et un jeune artiste en vogue, nommé Buffet ou Dubuffet.

La télévision ! Cadeau inappréciable de la technologie moderne ! Il serait faux de me croire devenu indifférent aux transformations de notre environnement. Je le dis et je le répète, la culture, c'est mon vice. J'ai des idées neuves sur tout, il suffit de me consulter. Par exemple, si j'étais directeur de la télévision, je m'attacherais à la mettre au service de l'Art et de la Culture. La télévision est un moyen privilégié de vulgarisation, elle doit permettre le renouvellement du public des amateurs d'art. Je dois, hélas ! reconnaître que cette vocation apparaît peu au fil des programmes. L'erreur commise par les responsables tient à leur cynisme : ils continuent à prétendre que la télévision permet de communiquer, tout en sachant que c'est faux.

Je fais partie du public. Mais je suis avant tout un créateur. Je suis donc des deux côtés de la barrière. Eh bien, j'ai un point de vue radicalement opposé : le seul moyen de communication subsistant aujourd'hui reste l'argent.

Ouvrez votre poste. Écoutez, regardez. Qu'entendez-vous toute la journée ? Des opinions. Je respecte les opinions, toutes les opinions, mais elles sont le contraire de la communication. Une opinion, pour survivre, doit se trouver à l'intérieur d'une coque hermétiquement close. Plus la coque est résistante, mieux se porte l'opinion. Si la coque est trop fragile, l'opinion se brise et répand son jaune d'œuf. Les opinions réussissent à coexister lorsqu'elles sont protégées par des coques d'égale solidité. Fort bien. Mais quel rapport avec la communication ? Aucun. On vit avec son opinion, on meurt avec elle, ou on en change, mais on ne communique pas. À la rigueur, on trinque avec ceux qui ont la même, c'est tout. La veille de mes quatre-vingt-dix ans, j'ai d'ailleurs pris ma carte du Parti au cours d'un

happening organisé par Ben à la galerie Templon. Ça ne tire pas à conséquence.

Quand on possède de l'argent, l'amour de l'art n'est pas loin. Comment devient-on collectionneur ? Le plus simplement du monde. On achète une œuvre d'art. Il est faux de prétendre que l'acquisition d'une œuvre est un placement ; déplacement serait un terme plus approprié. De la puissance à la gloire, la voix royale est tracée, but suprême de la communication : elle permet d'atteindre l'accord parfait entre l'artiste et son public, entre la banque et l'État, entre le prophète et les croyants. Béni soit l'argent ! Il reste la dernière valeur de notre époque incrédule ! Celle qui assure la pérennité de l'œuvre d'Art.

Le lecteur jugera peut-être cette thèse avant-gardiste. Il n'aura pas tort. Oui, je suis d'avant-garde. Je l'admets et j'en suis fier. L'avant-garde que d'écervelés jeunes gens méprisent si fort aujourd'hui le leur rend bien. C'est, je l'affirme, l'unique possibilité dont l'Art dispose pour aller à la rencontre de l'Argent. Dans le cas contraire, c'est l'Argent qui va vers l'Art et il s'en perd beaucoup en route. Il a l'aveuglement du spermatozoïde se ruant vers l'ovule. Un artiste digne de ce nom ne peut se résoudre à la passivité de l'ovule. Pas moi en tout cas. Je préfère le dynamisme du spermatozoïde conscient s'il permet la naissance d'une esthétique nouvelle.

J'ai été de toutes les Avant-gardes, de tous les mouvements, je les ai même souvent précédés. Pourquoi ? Parce que les jeunes ne doivent pas être réduits au chômage par les vieux. Parce qu'à l'époque de Gustave Moreau, il fallait faire du Body Art, à celle de Picasso, pour survivre, il était vital d'inventer mes Kleinkunst, et tandis que Juan Gris triomphait avec ses froides natures mortes, il était indispensable de peindre des plats cuisinés. Grâce à mon audace imaginative, j'ai permis à des milliers de jeunes peintres de trouver du travail.

Car le problème se pose en termes d'emploi. Souvent, autour de moi, j'entends dire qu'il y a trop d'artistes ! Quelle hérésie ! Leur nombre s'amenuise chaque jour. Ils n'ont plus de travail. Les photographes leur volent les débouchés qu'offraient le portrait, les paysages, la nature morte. Le cinéma leur interdit la peinture d'histoire, l'allégorie, la peinture de mœurs. S'ils ne veulent pas faire de la merde, ils doivent être d'avant-garde ou disparaître ! Gardez-vous de hausser les épaules en disant : « Et alors, ce ne serait pas grave ! »

L'humanité a besoin de sublime. Le sublime du sublime, c'est l'art. Le sublime de l'art, c'est l'avant-garde.

Sans art, comment ennoblir l'argent ? Que l'on y prenne garde : la morale et l'art, ce n'est pas la même chose. L'argent, sans le secours de l'art et des artistes, succomberait aux assauts de la morale. C'en serait fait de notre société, de notre civilisation. Évanoui l'art, triompherait

la honte.

L'art est jouissance comme le bonheur. Il est immoral comme lui.
Vive l'argent ! Vive l'Avant-garde ! Vive le communisme !

Édimbourg-Amsterdam, 1975.

Épilogue

J'ai choisi la France.

Petit émigrant débarqué à l'âge de dix-huit ans, du fin fond de mon Luxembourg natal, j'ai voulu devenir un citoyen français de première classe. Eh bien, c'est chose faite. Hier, à l'issue d'une émouvante cérémonie qui s'est déroulée dans la salle des fêtes de la mairie de Neuilly, j'ai été fait commandeur de la Légion d'honneur.

La rosette sur canapé.

Ai-je pu en rêver lors de mes années de bohème, sur la rive gauche, lorsque le froid de l'hiver entrait dans l'atelier par la verrière aux carreaux absents ! Ce petit pois rouge n'a jamais cessé de m'inspirer, de me guider.

Puisse la Légion d'honneur me porter chance !

Dernier survivant d'une génération qui s'est largement acquittée de sa dette envers la nation, j'aurai été le dernier à être récompensé. « Il n'est jamais trop tard », prétend le proverbe. Pour moi, je crois que le moment était venu. J'avais déjà bouclé mes valises pour retourner mourir au Luxembourg dont la propreté est tout de même supérieure à celle de Paris.

Enfin je l'ai, c'est l'essentiel.

J'ai choisi la France. Elle m'a octroyé sa récompense la plus prestigieuse. Il est temps de passer à autre chose.

Postface

Ce matin, coup de fil de mon éditeur : « Cher Maître, et patati et patata... » Je le vois venir, mais je fais celui qui ne comprend rien. C'est un rôle de composition assez difficile pour moi, mais il me suffit de penser à Lacan pour y réussir très bien. Au bout d'un petit quart d'heure, il se déboutonne :

— Le succès des *Mémoires* a été tel que je m'apprête à en faire une nouvelle édition.

— Non, je ne suis pas Bukowski, je n'aime pas la vulgarisation. Sa voix devient enjôleuse, caressante.

— Voyons, pensez au public. Il a tellement envie d'acheter votre livre, depuis qu'il est devenu introuvable.

— J'ai décidé d'ignorer le public depuis l'échec de *Polaroid*, mon opéra-flash, représenté à Bayreuth devant une audience imbécile !

— Alors faites-le pour moi.

— Pas question.

— Vous pourriez ajouter un chapitre pour réactualiser le livre...

Là, il marque un point. Les dix ans qui viennent de s'écouler ont été riches en événements. En ai-je rencontré de nouveaux visages de gens célèbres ! En ai-je créé de nouvelles aventures spirituelles ! C'est qu'il s'en est passé des choses depuis 1975. Et d'abord, Mai 68 ! Alors que des irresponsables manifestaient dans la rue, je jugeais plus important de rédiger, à la maison, le *Manifeste du cubisme*, dans lequel toute une génération devait se reconnaître. Une génération qui, à part deux ou trois bons éléments, comme Ben – un gentil garçon –, n'est qu'un ramassis d'incapables et de feignants. Mais qu'importe au véritable créateur le voisinage des médiocres ? Leur agitation lui est indifférente. Aragon est mort ? Bon, que m'importe Aragon ? S'il me fallait tenir le compte de tous ceux qui vont et qui viennent, je n'aurais plus le temps de me gratter.

En 1968, j'ai rendu visite à de Gaulle, quand il était réfugié chez La Pérouse. Il m'a dit en soupirant : « Si je m'en sors, je vous ferai décorer l'Élysée. » Il s'en est sorti, mais c'est moi qui ai été décoré à l'Élysée. Est-ce que ça m'a rendu amer, aigri ? Pas le moins du monde.

Les jeunes feraient bien d'en prendre de la graine, eux qui sont toujours en train de pleurnicher pour avoir une bourse. Qu'ils fassent la preuve de leur talent, et l'argent suivra tout seul. Et si les chèques se font attendre, qu'ils se réjouissent : ils auront ainsi le loisir de cultiver leur génie. Car le génie ne se vend pas, il se donne.

Fin mai 1968, j'ai traversé la France en grève. Je revenais de Milan où j'avais exposé, dans l'indifférence générale, mes œuvres les plus récentes. Un critique avait même osé écrire dans *La Stampa* : « Une exhibition affligeante de tableaux séniles... » L'infâme salaud ! La rage au cœur, j'avais dû reprendre le train pour Paris, mais à Lausanne, le voilà qui stoppe. Terminus ! On ne va pas plus loin, la France se croise les bras. Bon, je ne m'affole pas, je réserve une suite à l'hôtel en face de la gare et je vais chez Simenon pour lui demander de m'avancer l'argent qui me permettra de tenir, en échange d'un chèque. Je vois son visage se décomposer. Il bégaye :

— Mais, en France, les banques sont fichues ! Ton chèque, c'est du papier...

Le répugnant personnage !

Je n'ai guère eu de mal à trouver ailleurs la somme dont j'avais besoin et, trois jours plus tard, j'étais à bord d'un autocar, à destination de Paris.

Eh bien, ce voyage, je ne l'oublierai jamais.

La vision de ces rues désertes, de ces magasins fermés, de ces feux rouges en panne s'est gravée profondément dans ma mémoire. Et la grosse dame qui n'a pas cessé de vomir pendant tout le voyage, elle non plus, je ne suis pas près de l'oublier ! M. Yourcenar, elle s'appelait, c'était écrit sur sa valise.

On m'a souvent fait la réflexion que je parlais, somme toute, assez peu de ma vie privée.

« Et l'amour, me demandent mes lectrices, avides de détails croustillants, vous n'y croyez donc pas ? »

Le plus souvent, je me contente de sourire sans répondre. Si elles savaient ! Quand on a eu les femmes que j'ai eues, quand on a été follement, passionnément aimé par les plus belles créatures, par les plus intelligentes, par les plus riches, on devient prudent. On se garde bien de citer des noms. C'est plus sage. Mais je peux mentionner les initiales : P. S., L. G. – rencontrée au Harry's Bar de Venise –, D. N., M. D., R. F. – fauchée en pleine jeunesse –, la richissime Lady L. et tant d'autres ! À présent, je suis un vieil homme, mais mon pouvoir de séduction n'en est pas moins vif. Au vernissage de Jasper Jones, hier soir, à Beaubourg, toutes les femmes présentes n'avaient d'yeux que pour moi.

Mon secret ? Rester compétitif.

Voir beaucoup d'expositions, car, on ne le répétera jamais assez, rien ne vaut la marche à pied pour maintenir la forme. Lire, car il faut savoir se reposer après l'exercice. Ne manger et ne boire que du bon. Et avoir de fréquents contacts avec la jeune génération pour étouffer

dans l'œuf tout complexe d'infériorité à propos de l'âge. Je vous assure que lorsque je vais me regarder dans mon miroir, après avoir vu deux ou trois jeunes cons, ça me fait du bien.

Vieux con, soit, mais toujours vert !

île Tudy – Le Breuil, août 1984.

Quatrième de couverture

À présent, je suis un vieil homme, mais mon pouvoir de séduction n'en est pas moins vif. Au vernissage de Jasper Jones, hier soir, à Beaubourg, toutes les femmes présentes n'avaient d'yeux que pour moi.

Mon secret ? Rester compétitif.

Voir beaucoup d'expositions, car, on ne le répétera jamais assez, rien ne vaut la marche à pied pour maintenir la forme. Lire, car il faut savoir se reposer après l'exercice. Ne manger et ne boire que du bon. Et avoir de fréquents contacts avec la jeune génération pour étouffer dans l'œuf tout complexe d'infériorité à propos de l'âge. Je vous assure que lorsque je vais me regarder dans mon miroir, après avoir vu deux ou trois jeunes cons, ça me fait du bien.

Vieux con, soit, mais toujours vert !

Ainsi s'exprime le narrateur des *Mémoires d'un vieux con*, artiste de génie aux talents multiples qui traversa le XX^e siècle en fréquentant tous les plus grands, inventant au passage le cubisme, le glissisme et le ponctualisme.

Lorsqu'il n'est pas occupé à peindre ce qui deviendra *Les Demoiselles d'Avignon* ou *Guernica*, il souffle à Breton l'idée du *Manifeste du surréalisme* ou rédige en secret *Histoire d'O*. Sans lui, ni Méliès, ni Picasso, ni Cocteau, ni Trotski, ni Warhol n'auraient connu la destinée qu'on sait.

Sommet de la parodie, ce livre sonne le glas d'un « genre » insupportable : les mémoires prétentieuses. Une œuvre de salubrité publique !

